



La Personnalité **ALTRUISTE**



HACKING SOCIAL

Table des matières

[PA1] La personnalité altruiste.....	4
Pourquoi ce dossier ?.....	4
À ceux qui penseraient « olala y en a marre des nazis et des juifs, POINT GODWIN !! ».....	16
Le sauvetage.....	19
L'importance du mot spectateur ou « tiers »...23	
De quel type de sauvetage on parle ?.....	27
[PA2] Commettre des actes altruistes : un hasard ?..	43
Les sauveteurs étaient-ils plus informés que les autres sur le sort que les nazis réservaient aux juifs ?.....	43
Les sauveteurs disposaient-ils de plus de moyens pour sauver ?.....	52
Étaient-ils plus sollicités que les autres ?.....	55
Pourquoi les non-sauveteurs et spectateurs étaient-ils moins sollicités ?.....	60
Est-ce que les sauveteurs étaient moins en danger que les autres ?.....	61
[PA3] Ce qui motive l'altruisme.....	70
[PA4] Pourquoi devient-on plus altruiste et responsable ?.....	94
Pourquoi y-a-t-il chez les sauveteurs une responsabilité sociale et un altruisme extensif ?.....	94
Mais c'est l'extensivité le facteur le plus important	109

[PA5] Un monde plus responsable.....	113
8 processus sociaux à favoriser dans l'organisation de nos environnements sociaux.....	127
⇒ créer des liens.....	128
⇒ l'empathie.....	133
⇒ les normes de soin à autrui.....	134
⇒ la participation au soin à autrui.....	135
⇒ Diversification.....	137
⇒ la mise en réseau (networking).....	139
⇒ résolution de problèmes.....	140
⇒ former des connexions globales.....	141
L'altruisme est une responsabilité et une protesta- tion active.....	142
D'autres idées pour un monde plus responsable...	146
⇒ Faire connaître l'effet spectateur et apprendre à ne plus l'être.....	146
⇒ Changer nos préjugés sur la force, l'héroïsme, la responsabilité, l'altruisme.....	147
⇒ Investiguer, chercher et apprendre des organisa- tions possiblement altruistes, possiblement extensives, tant par leurs erreurs que de ce qu'elles ont réussi.....	155
⇒ Des environnements à autonomie.....	157
Sources.....	162
Sur l'altruisme et les facteurs s'opposant à la destructivité.....	162
Sur les massacres et leurs mécaniques.....	163

[PA1] La personnalité altruiste

Pourquoi certaines personnes vont aider les autres sans rien attendre en retour, parfois en prenant des risques considérables ?

C'est que nous allons explorer dans ce dossier de quelques articles, avec une étude de psychologie sociale (*The altruistic personality*, Samuel P. Oliner, Pearl M. Oliner 1988) hors du commun qui investigate l'altruisme en condition extrême : le sauvetage durant la Seconde Guerre mondiale.

Pourquoi ce dossier ?

Précédemment, nous avons étudié avec Adorno [la personnalité autoritaire](#), un profil de personne perméable aux idéologies fascistes, prompt à la soumission à l'autorité, à l'agressivité autoritaire, et à l'ethnocentrisme. Ces personnes étaient susceptibles de souffrir elles-mêmes de cette fermeture à l'autre et à la vie, et de faire souffrir autrui par leur déconsidération, leur méfiance, leur adhésion à des politiques destructives.

Les caractéristiques du potentiel fasciste (étude adorno) :

DETERMINATIONS (ENFANCE)

- organisation totalitaire de la famille
 - > punition violente ou/et arbitraire basée sur règle et non des principes
 - > rôles rigides
 - > valeurs extrinsèques
 - > forcé à la soumission -> traumatismes
 - absence d'affection authentique d'un ou des parents (affection sous condition de « bon » comportement et récompensé par de l'extrinsèque)
 - impossibilité d'exprimer les conflits, les désaccords
- Observations secondaires :*
- dépendance matérielle aux parents
 - glorification- des parents

PSYCHISME

- tendance à la projection (externalisation)
- refoulement
- moi faible/ insécurisé
- tourné vers l'extrinsèque (pouvoir)
- rigidité cognitive/ difficulté à s'ajuster

PERSONNALITE AUTORITAIRE

- stéréotypie
- soumission à l'autorité
- agressivité autoritaire
- conventionnalisme rigide
- anti-intracception
- préoccupation liée au pouvoir, au fait d'être dur et non faible
- tendance à la superstition et la crédulité

PERCEPTION DE L'ENTOURAGE

- condamnation moraliste d'autrui
- extrapunitif (rejette la faute sur autrui plutôt que sur soi)
- pense le monde comme une jungle
- conception des relations humaines comme une hiérarchie (pas d'égalité, pas d'horizontalité, pas de mutualité)
- dépendance à l'apport matériel d'autrui
- ne cherche pas l'affection d'autrui
- exploitation/manipulation d'autrui
- n'apporte pas de soin personnalisé à autrui
- choisi ses amis selon leur conventionnalité et leur statut
- n'a pas d'intérêt intrinsèque pour l'ami ou des valeurs de partage

PERCEPTION DE SOI

- glorification de soi (Jugement non objectif de soi)
- vision de soi stéréotypée (homme = pseudomasculin ; femme = pseudoféminin)
- idéal de soi stéréotypé (homme = idéal masculin)
- façade normative
- n'admet pas les échecs (rationalisation externe ou craquage inexpliqué ou oublié)
- déni des déterminations psychosociologiques
- explication en termes héréditaire, physique et externe
- propriété considérée comme extension de soi

PERCEPTION CONJOINT.E

- ambivalence vis-à-vis de l'autre sexe
- pas d'authentique respect pour l'autre sexe
- conventionnalisme des rôles féminins et masculins
- exploitation/manipulation de l'autre sexe pour l'extrinsèque
- choix du partenaire selon les conventions, non la singularité du partenaire
- sexe opposé vu comme un exogroupe, non un individu singulier
- absence de recherche d'affection

EXPRESSION POLITIQUE

- préjugés
- ethnocentrisme
- pseudoconservateur
- patriotisme rigide
- pseudodémocratie
- peur de la contamination de l'autre
- discours irrationnel ou contradictoire
- tendance à prendre sa religion ou ses croyances de façon dogmatique

Le haut score, potentiel fasciste

Résumé des caractéristiques trouvées chez les hauts scores dans les études sur la personnalité autoritaire (1950, Adorno, Lewinson, Nevitt Sanford, Frenkel-Brunswick)

Cette adhésion fasciste avait été corroborée en partie en faisant passer des questionnaires à des groupes ouvertement néonazis et même à un échantillon de plus de 200 SS (Plus d'informations sur ces chiffres : <https://www.hacking-social.com/2017/02/27/f6-le-facho-est-il-celui-qui-traite-de-facho-critiques-de-lechelle-f/>) :

1960, en Allemagne, étude de Steiner et Fahrenberg

229 hommes **SS**  **5,23**

201 membres
de la **Wehrmacht**  **4,52**

0 1 2 3 4 5 6
Moyennes des scores sur l'échelle F mesurant la **personnalité autoritaire**

Au dessus de 4 : haut score, personnalité autoritaire ; Sous 3.5 : bas score, personnalité non-autoritaire.

En 1950, la moyenne dans un échantillon de la population est de 3.70 (Adorno et coll)

Les chercheurs avaient, à titre de groupe contrôle, étudié également des profils inverses aux autoritaires (= bas scores), et bien qu'ils aient trouvé des caractéristiques communes comme la capacité à se relier à autrui et au monde, l'amour désintéressé pour leurs activités et proches, l'ouverture... ce « bas score » restait néanmoins un mystère, car contrairement aux « hauts scores », leurs vies ne se ressemblaient pas du tout, étaient difficilement prédictibles.

Les caractéristiques des non potentiellement fascistes :

DETERMINATIONS (ENFANCE)

- organisation horizontale famille
 - punition/discipline basée sur la violation de principes
 - rôles flexibles et non-stéréotypés
 - valeurs intrinsèques
 - affection authentique d'un ou des parents
 - possibilité d'exprimer les conflits, les désaccords de les résoudre ou de tolérer les différents points de vue ; possibilité de s'émanciper des principes parentaux
- Effets secondaires :*
- indépendance, autonomie, parfois condescendance des enfants vis-à-vis des parents
 - appréciation objective des parents

PSYCHISME

- tendance à l'intériorisation
- conscience
- moi sécurisé
- tourné vers l'intrinsèque (amour)
- flexibilité

PERSONNALITE

- authenticité
- autonomie
- flexibilité/souplesse mentale
- capacité à l'intrication
- orientation vers l'intrinsèque, préoccupation liée à l'amour
- esprit critique ouvert à la différence

PERCEPTION CONJOINT.E

- perçoit le ou la conjoint.e comme un individu à part entière, non comme représentant d'un groupe
- authentique respect et intérêt pour l'autre sexe
- rapport intrinsèque à l'autre
- choix du partenaire selon la singularité et l'amour du partenaire

PERCEPTION DE L'ENTOURAGE

- permissif (=tolérant) ou intrapunitif (rejette les fautes sur lui)
 - a confiance en autrui jusqu'à preuve du contraire
 - conception des relations humaines horizontale (égalité, pas de hiérarchie dans les rapports sociaux)
 - dépendance à l'affection d'autrui
 - apporte un soin personnel, individualisé à autrui
 - choisi ses amis selon des intérêts intrinsèques communs, selon l'affection mutuelle, selon les échanges sociaux plaisants, selon des partages intellectuels ou artistiques, etc.
 - flexibilité sociale, s'adapte aux personnes et situations sociales
- Observation secondaires :
- se culpabilise trop
 - l'amour qu'il cherche est parfois trop demandé à autrui ou irréaliste

PERCEPTION DE SOI

- jugement objectif de soi
- vision de soi non stéréotypée
- idéal de soi non-stéréotypé et différent de la vision de soi
- admet ses échecs
- recherche et curiosité concernant les déterminations psychosociologiques à son sujet
- propriété considérée comme un moyen d'atteindre des buts

EXPRESSION POLITIQUE

- antifasciste
- progressiste
- valeurs flexibles (patriotisme non-rigide, non soumis au dogme/idéologie par ex.)
- ouverture au «non-soi», c.a.d à autrui, progrès, changement, différence, etc...
- libéral individuel (mais non libéral économique)

Le bas score, potentiel antifasciste ?

Résumé des caractéristiques trouvées chez les bas scores dans les études sur la personnalité autoritaire (1950, Adorno, Lewinson, Nevitt Sanford, Frenkel-Brunswik)

Cette étude des Oliner que nous allons voir dans ce dossier apporte indirectement une réponse à ce profil s'opposant à celui des autoritaires : ici les personnes n'ont pas été étudiées sur la base de leurs opinions ou mécanismes psychologiques, mais parce qu'ils se sont effectivement opposés aux autoritaires de par leurs actes de résistance civile (actes liés au sauvetage des

cibles des nazis, parfois cumulés avec des actes de résistance) et dans leurs façons de le faire. Ces actes n'étaient pas rigides, destructifs et autoritaires, mais vivement tournés vers la résolution de problèmes sociaux et logistiques complexes, demandant une forte flexibilité et astuce, une résistance psychique et une audace qui les surprenaient eux-mêmes, et enfin une empathie, une capacité à se lier à l'humain, à l'inconnu, un anti-ethnocentrisme ferme. Vous l'aurez compris, c'est également parce que c'est extraordinairement inspirant en terme de hacking social que j'avais envie d'en parler.

J'ai d'abord étudié cette question dans le cadre d'une recherche pour tenter de donner raison à ceux pensant que l'homme est un loup pour l'homme, qu'il est mauvais ou encore qu'il a en lui une indéfectible pulsion de mort. J'ai voulu chercher à leur donner du crédit, quand bien même ce n'est pas vraiment mon opinion ; j'émet des doutes quant à la possibilité de décrire pour de bon et de façon catégorique une « nature » de l'humain. De plus, tous ces penseurs avaient vécu plus ou moins à proximité de contextes

de guerre, ils avaient une expérience extraordinairement différente de mon vécu sans guerre : j'étais peut-être trop ignorante à ce sujet, voilà pourquoi je ne comprenais pas leur posture ferme sur l'idée que l'homme est mauvais. J'ai donc étudié les génocides, tant dans leur versant horreur que dans leurs aspects de résistance, de désobéissance et d'altruisme en condition extrême.

Quand on croit que la nature de l'homme est monstrueuse, qu'il est égoïste, ou encore stupide mouton impuissant, ce genre d'altruisme – surtout en condition extrême — est un mystère total, il est littéralement surnaturel, impossible. Alors certains adeptes de l'idée de l'Homme égoïste expliquent par exemple que les altruistes rendraient service pour se valoriser, ce serait en fait des actes profondément égocentriques. Mais les faits contredisent tout de même cette idée, étant donné que le sauvetage implique de mettre sa vie en danger, ou de vivre dans des conditions stressantes pendant des années parfois (d'autant que les individus ne savent pas si cette condition s'améliorera un jour). Autrement dit, être altruiste

n'est clairement pas un bon calcul égoцентриque étant donné le coût des actes, en stress, en efforts, en émotions négatives, et en incertitude des lendemains. Ce n'est pas vraiment une forme d'égoïsme. À moins que l'homme soit trop stupide pour avoir conscience des risques de souffrance et de mort ? Ce n'est pas ce que rapportent les données de cette étude, les sauveteurs étaient conscients des risques.

Les adeptes de la « pulsion de mort » (comme Freud, mais certains la nommeront autrement, via le prisme de l'égoïsme, comme Felix le Dantec) , moins catégoriques sur la monstruosité de l'humain (il n'y voit qu'une pulsion de destruction plus ou moins vive en chacun), dirait que ces altruistes ont dénié leur pulsion de mort en se concentrant sur la vie, par une autre forme d'égoïsme qui est la quête d'amour, de sexe et autres récompenses libidinales.

Quelles que soient les postures, il y a chez ces penseurs un rejet de la question de l'altruisme pour l'altruisme, ce n'est souvent pas considéré comme un acte fait pour lui même.

J'ai donc cherché à leur donner raison en étudiant la

question des génocides, des massacres, des tortures, des tueries, au travers d'un voyage dans les écrits des idéologues (*Mein Kampf*, les écrits du tueur Incel Elliott Rodgers...), des entretiens avec les tueurs (par exemple les témoignages des Hutus génocidaires rapportés brillamment par Hatzfeld ; ceux du 101^e bataillon rapporté par Browning), le témoignage des cibles (Viktor Frankl, Primo Levi, les témoignages des Tutsis rapportés par Hatzfeld...), et toutes sortes d'analyses en histoire, en psycho, en philo, sur toutes les mécaniques du massacre et de la résistance (les recherches de Jacques Semelin, d'Ervin Straub et sur la psychologie de la paix). Et même en étudiant le pire du pire, je ne peux pas expliquer rationnellement que ces choses insoutenables s'expliqueraient par le fait que l'homme serait mauvais, stupide, mouton impuissant ou égoïste : les mécanismes en jeu sont multiples, complexes, ils évoluent avec des critères très particuliers et des circonstances très spécifiques. C'est une machinerie du génocide qui a de très nombreux mécanismes, qui sont à la fois psychologiques, sociologiques, politiques, historiques ; mécanismes qui sont en plus des constructions (ou plutôt des des-

tructions) à la fois individuelles, collectives, systémiques, qui ne cessent d'interagir l'une l'autre dans tous les sens.

Certes, je ne peux nier que la soumission (dans son acception large incluant le [conformisme](#), la pression sociale, la soumission librement consentie, le besoin d'appartenance et la [soumission à l'autorité](#)) reste un travers assez sidérant tant il peut nous amener à basculer à accepter des actes épouvantables ; je ne peux nier qu'il existe véritablement des personnes sadiques ou qui sont transformées par d'autres pour le devenir ; mais en quoi ce serait là signe d'une « nature » de l'humain, étant donné que les déterminants les plus dramatiques proviennent bien souvent des structures et non des individus ?

De plus, l'inverse est tout aussi possible, et plus étonnant encore, parfois même alors que les personnes – futurs massacreurs comme futurs désobéissants – sont tout autant soumis à de mêmes forces. Dans certains cas, on voit des bourreaux sauveurs, des sauveurs qui deviennent bourreaux, et des personnes qui dans une banalité extraordinaire désobéissent avec une

facilité extrêmement déconcertante au vu la machinerie de guerre à laquelle ils sont – en principe – soumis.

Cette étude sur l'altruisme est un contradicteur majeur de ces idées catégoriques sur la nature de l'homme, montrant des individus ni moutons ni loup, ni de gentils agneaux purs ; on y voit des personnes puissantes de par les responsabilités qu'elles se donnent, créatives, étonnantes, et je ne vous le cache pas, profondément touchantes. Il est vraiment très étonnant de sentir chez eux à la fois cette puissance qu'on a tendance à qualifier d'héroïque, et en même temps d'y voir des personnes très ordinaires.

Avec le recul, j'ai l'impression que ces penseurs de l'Homme mauvais, au-delà du fait de l'impact totalement compréhensible de l'expérience traumatique de la guerre sur leur pensée, en venaient à conclure l'humain « loup » par manque de savoir sur l'humain dans ces facettes constructives. Aujourd'hui, on possède plus de données historiques, psychologiques, sociologiques ou autres, pour voir au-delà des uniques caractéristiques négatives, ce qui permet d'être plus

mesuré quant au jugement sur l'humain. Cependant l'idée de l'homme mauvais, stupide, mouton, impuissant, oriente malheureusement beaucoup trop les politiques (au sens large) des environnements sociaux, ce qui a pour conséquence de nous maintenir sous un effet spectateur, d'augmenter notre irresponsabilité.

Le contexte fortement historique de cette recherche sur l'altruisme ne l'en isole pas du présent pour autant : au contraire, il y a un pont direct entre les conclusions des chercheurs et des problématiques actuelles pourtant radicalement différentes. Comprendre comment naît, persiste et s'active concrètement la personnalité altruiste a un écho sur les blocages écologiques que nous connaissons actuellement, notamment sur la question de l'irresponsabilité de ceux qui ont pourtant le pouvoir ou les moyens de changer les drames. C'est l'une des immenses bonnes surprises que m'a apportées la lecture de cette recherche.

Les Oliner ont découvert que le mécanisme phare commun aux altruistes héroïques est ce qu'il nomme

l'extensivité : c'est la tendance à endosser des responsabilités et des engagements envers divers groupes de personnes. L'extensivité inclut la notion **d'attachement**, le fait de s'attacher, nouer des liens avec autrui (et non chercher à le posséder) et **l'inclusivité**, la diversité des groupes envers lesquels la personne altruiste met en œuvre sa responsabilité. Cette extensivité est liée à une conscience de **l'interdépendance** des vies humaines, et des éléments de l'environnement au sens large, et une conscience qui ne perçoit pas le monde comme à exploiter ou dominer, mais à vivre via la relation, le lien, la connexion, l'attention, l'appréciation, « l'être » plutôt que l' « l'avoir ». On verra que c'est exactement ce qui manque à certains profils d'individus exerçant une domination dans notre société *via* des postes à pouvoir, et qui se refusent à utiliser leurs pouvoirs ou moyens pour la sauvegarde de notre planète.

Bien évidemment, cette étude permet aussi de penser un monde humain plus bienveillant, moins violent, moins oppressant, notamment en mettant le doigt sur ce qui manque dans les environnements de vie

des « hauts scores » pour les libérer de la peur, de la méfiance et de la haine, mais également sur ce qui favoriserait dans nos environnements sociaux plus de coopération très diversifiée. Il ne s'agit pas de « gentillesse », de pitié, de charité, de bons sentiments de surface, très clairement l'altruisme est ici perçu avant tout comme une puissante responsabilité qui nécessite une force psychique importante et qui nécessite d'endosser sa vie avec un fort courage.

À ceux qui penseraient « olala y en a marre des nazis et des juifs, POINT GODWIN !! »

Je me dois d'écrire ce petit chapitre à l'intention de ceux qui estiment que tout discours sur la Seconde Guerre Mondiale en dehors d'une perspective exclusivement historique serait dépourvu d'intérêt en terme d'informations éclairantes quant à notre présent. On m'a en effet déjà reproché de parler de l'antisémitisme lors de l'étude sur la personnalité autoritaire, et dès que j'évoque une information sur les nazis, je sais qu'il y en aura toujours quelqu'un pour invoquer le point godwin, comme pour passer à autre chose.

Il ne s'agit pas ici d'étudier cette période dans une perspective historique, mais de comprendre des mécanismes humains dans un contexte si extrême que l'a été la Seconde Guerre. Les mécanismes qui poussent à l'horreur comme à la responsabilité altruiste, se retrouvent en temps de paix mais les conséquences bien moins visibles. Nous trouvons intéressant, pour ne pas dire indispensable, de chercher à savoir comment se développent ses capacités altruistes en de telles circonstances, comment éviter la passivité d'un effet spectateur, passivité qui laisse l'horreur se propager en amenant les individus à se soumettre à des actes atroces.

Ces mécanismes, on les retrouve dans tous les génocides, qu'importe leur époque, leur continent : dans « *Purifier et détruire* », Jacques Semelin décrit parfaitement de mêmes phénomènes humains que ce soit durant la Seconde Guerre, que durant le génocide rwandais de 1994, ou qu'en ex-Yougoslavie. Dans « *comment deviens-t-on tortionnaire* », Françoise Sironi a effectué des entretiens avec un tortionnaire khmer rouge dont le conditionnement, l'obéissance

aveugle sont très similaires à Stangl, commandant de Treblinka (900 000 morts ; entretiens menés par Git-ta Sereny dans « Au fond des ténèbres ») ; il en va de même lorsqu'on entend les tueurs du génocide rwandais et leur propos sur l'obéissance. Les mécaniques sont les mêmes, bien que le contexte, les motifs, les politiques, la culture soit extrêmement différents et que les cibles soient Tutsis, Juifs, Musulmans, Mécréants, femmes, gens dits aristocrates, ou n'importe quel groupe soudainement décrété comme « eux », « ennemis à abattre ».

Ervin Straub, spécialiste en génocide qui a notamment participé aux programmes de réconciliation entre Tutsis et Hutus, explique dans ses études que ces mécanismes de violence le « nous contre eux » et le drame des spectateurs qui n'emploient pas leurs pouvoirs, on les retrouve dans bien d'autres contextes très modernes, en temps de relative « paix » : les harcèlements, les violences policières, les violences entre groupes, les agressions....

Au fond, il s'agit juste là d'observer les attitudes et comportements humains dans un contexte extrême,

l'extrémité du contexte poussant proportionnellement ces mécanismes à leur extrémité. On a beau avoir énormément parlé de la Seconde Guerre mondiale, c'est tout de même la seule étude en psychologie sociale (et même pas traduite en français...) à avoir cherché à comprendre comment naissent les actes héroïques de sauvetage, c'est la seule à avoir cherché à extirper des mécanismes clairs, mécanismes qu'on peut stimuler, car on sait comment ils fonctionnent. Ce serait dommage de l'ignorer juste pour éviter un point Godwin. On peut tous trouver des forces et de l'inspiration quand on cherche à comprendre comment d'autres ont eu un courage qu'il n'imaginait parfois pas avoir eux-mêmes. Et encore une fois, c'est extrêmement inspirant pour nourrir sa pratique de hacker social.

Le sauvetage

Il y aurait eu moins de 1 % de la population européenne durant la Seconde Guerre mondiale s'attelant de près ou de loin à sauver, ce qui est extrêmement peu. Les chiffres oscillent entre 50 000 et 500 000 sauveteurs, et il est très difficile de faire le compte,

car beaucoup de sauveteurs sont morts, d'autres ne se sont pas révélés, même après la fin de la guerre, gardant leurs actes secrets : il a fallu que les sauvés, les rescapés les retrouvent et en parlent entre eux pour les découvrir. L'activité de sauvetage était hautement dangereuse, les sauveteurs avaient appris à ne rien dire d'elle, à tout cacher, à mentir pour ne pas mettre des vies en danger, que ce soit la leur, celle de leur famille et des rescapés. Le réflexe est resté après la guerre, parce que la fin de celle-ci n'a pas mis fin à l'antisémitisme et ils avaient peur d'être cible de groupes encore nazis ; beaucoup n'ont pas parlé également de leur activité parce qu'elle leur paraissait être une activité normale, il ne voyait rien d'extraordinaire à leurs actes.

L'étude de Samuel Oliner que nous allons voir à présent a porté sur 406 sauveteurs européens qui ont été sélectionnés sur de stricts critères :

— Ils n'avaient pas sauvé en contrepartie de récompenses ou d'avantage.

— Ils étaient volontaires (ce n'était pas une obligation commandée par d'autres, mais soit une initiative

personnelle ou un « oui » à une proposition d'aider de la cible ou d'un intermédiaire).

— Ces sauveteurs étaient reconnus comme Juste (personnes non juives qui, au péril de leur vie, ont aidé des Juifs persécutés par l'occupant nazi <https://yadvashem-france.org/les-justes-parmi-les-nations/qui-sont-les-justes/>) par l'institution Yad Vashem, et les chercheurs ont interrogé également les sauvés afin de corroborer les témoignages. Généralement ce sont les rescapés qui les ont signalés à Yad Vashem, et non les personnes qui se sont autodéclarés.

Ainsi les chercheurs de cette étude ont aussi pu s'entretenir avec les rescapés, ce qui a permis de corroborer les témoignages et d'avoir une meilleure vision des motivations des sauveteurs.

Ils ont également étudié deux autres groupes de personnes à titre de groupes contrôle :

— les non-sauveteurs : qui ont été actifs durant la guerre, *via* pour la plupart des actes de résistance (70 % d'entre eux) ou des petites activités de sauvetage, mais soit qui ont été interrompus précocement

ou n'entraient pas dans le cadre de sélection des sauveteurs (ils avaient reçu une rémunération ou c'était un échange contre quelque chose ; ou encore c'était directement ordonné par un intermédiaire)

— les spectateurs : ils n'avaient ni sauvé des personnes, ni résisté et ils tentaient de perpétuer leur activité habituelle durant la guerre. C'est-à-dire qu'ils n'ont effectué ni acte de protestation ni d'opposition, qu'ils se sont accommodés de la situation (sans pour autant y être en accord d'ailleurs).

Les témoignages sont anonymisés, n'a été gardé dans les témoignages que la nationalité des sauveteurs, afin de se représenter le contexte dans lequel ils sauvaient : les Polonais par exemple, étaient plus souvent que les autres à proximité des camps, ghettos, lieux de fusillade, ils étaient parfois beaucoup plus conscients de l'horreur, l'ayant vue de près voire sentie. Les Français résistants devaient à la fois s'opposer aux nazis et au régime de Vichy. La résistance allemande, encore plus le fait d'aider des juifs, était extrêmement périlleuse, étant donné que cela faisait d'eux des traîtres à leur propre nation, sans compter

le bain idéologique dans lequel était baignée la population depuis plusieurs années.

Il est noté simplement en bas ou haut de témoignage « sauveteur polonais/français/... », on ne sait généralement pas s'il s'agit de femme ou d'homme, sauf indice dans le témoignage lui-même. Ainsi le mot « sauveteur » peut représenter une « sauveteuse ».

Je désignerais les chercheurs (Samuel et Pearl de leurs prénoms) parfois par leur nom de famille qui est le même, en disant les « Oliner » ; l'étude se trouve principalement dans *The altruistic personality*, 1988 ; et ses conclusions ont été discutées et étayées dans *Embrassing Others* (en libre accès) par de nombreux autres chercheurs, notamment dans des champs autres comme la philosophie et la sociologie.

L'importance du mot spectateur ou « tiers »

Le terme « spectateur » (bystander) employé par les chercheurs pour désigner ceux qui n'ont pas résisté et sauvé, renvoie à l'effet spectateur : c'est lorsqu'on est témoin d'une souffrance, mais que l'on ne devient pas acteur pour tenter de résoudre la situation de

souffrance. C'est un « biais » très courant, très vérifié en psychologie (souvent avec une personne exprimant sa détresse en lieu public), ce n'est pas forcément dû à un manque d'empathie, cela provient plutôt d'un effet de conformisme (« *les autres ne font rien, donc je ne fais rien* »), ou lié à une confusion au sujet de l'interprétation de la situation (on a du mal à comprendre ce qui se passe, et si on comprend on a du mal à savoir ce qu'on pourrait faire ou encore on n'ose pas parce qu'on ne voit personne agir). Ici, le spectateur n'est pas forcément témoin d'une détresse directe, mais on le verra, il sait les souffrances et problèmes de la situation.

Dans le champ historique, Jacques Semelin préfère les appeler « tiers », car ce « spectateur » peut être une nation et des organisations qui ne sont pas actrices dans la situation, mais y assistent, et peuvent aussi soit devenir spectatrice, sauveteuse ou collaborer au massacre. Cette notion de tiers ou de spectateur est fondamentale dans toute situation difficile (que ce soit une agression, un harcèlement, un conflit...), car le tiers a une position de pouvoir, de par sa sécurité

(il n'est pas accablé ou engagé directement dans le conflit), ses moyens mieux préservés (il n'est pas directement soumis à une propagande de guerre ni ruiné par la défense ou l'attaque, il en va de même individuellement, il n'est pas ravagé émotionnellement par le conflit) et il peut s'interposer de façon plus neutre (il n'est pas encore étiqueté d'ennemi ou de traître). Les sauveteurs, ici étudiés, mais aussi les populations civiles qui seront ensuite résistantes ou collaboratrices, sont tous au départ « spectateurs », étant donné qu'ils ne sont pas encore cibles du génocide ou assujetti aux Nazis. Ce rôle de spectateur concerne aussi les institutions, les groupes : l'administration, l'éducation nationale, les groupes professionnels comme les médecins, les psychanalystes, les personnes s'occupant des chemins de fers... Ils peuvent « ne rien faire » et tomber progressivement dans la collaboration (en faisant des concessions, ou en restant zélés dans leur travail même s'ils sont au service des nazis) ou devenir acteurs résistants de diverses façons (via l'aide aux cibles, le détournement de leur travail, le sabotage direct ou social, la protestation ouverte...). Être spectateur, en situation de

conflit est souvent un état passager, soit le « spectacle » est insupportable et on résiste (par l'action d'aide et/ou de protestation) soit on s'y accommode, accommodation qui est très souvent d'une grande aide pour le groupe qui attaque, commet des souffrances : « qui ne dit mot consent », il peut continuer son activité sans être empêché, et que cela paraisse acceptable aux yeux du plus grand nombre. Cet état de spectateur se transforme assez dramatiquement en une collaboration par la passivité, et parfois même en une collaboration totale avec l'opresseur *via* des manipulations habiles de celui-ci. C'est un rôle très étudié dans les recherches sur les génocides, notamment par ceux qui cherchent aussi à comprendre la résistance ou tout moyen de prévention contre des massacres, car l'abandon du rôle de spectateur peut être à même de stopper l'escalade d'un conflit ou du moins son nombre de morts, surtout quand cet ex-spectateur est une coalition de nations. L'ONU est par exemple une institution qui tente d'être un tiers actif et tente d'éviter l'effet spectateur des nations face aux divers conflits, en les incitant à aider, à s'interposer aux massacres par exemple.

De quel type de sauvetage on parle ?

Ce sauvetage pouvait prendre l'aspect de diverses activités, parfois cumulées par les sauveteurs :

— **apporter un soutien aux juifs, en cachant leurs affaires, en leur apportant des ressources ou des informations précieuses pour se sauver.** Cela paraît « peu » comme action, mais celle-ci est déjà extrêmement risquée :

« J'ai décidé d'aller au siège de la Gestapo pour demander la permission d'apporter des vêtements pour les enfants. La salle d'entrée était remplie de nombreuses personnes assises en rangs et elles ont dit : "Va-t'en ! N'entre pas là-dedans, l'homme là-bas est un monstre, un tueur." Je suis allé le voir quand même. Il m'a demandé : "Es-tu un ami de ces Juifs ?" J'ai répondu : "Non, je n'étais qu'un secrétaire pour cette famille pendant douze ans." Il m'a donné la permission, mais je ne me sentais pas en sécurité. J'ai demandé à mon ministre [religieux] s'il viendrait avec moi à Westerbork et il a accepté. Il y avait des soldats allemands tout autour, et tout était clôturé. Sur le chemin, une dame a frappé à la

fenêtre de sa belle et grande maison et nous a dit : “Vous ne sortirez jamais si vous y entrez.” Elle nous a donné une tasse de thé et nous avons poursuivi notre chemin. Je n’oublierai jamais ça. Les mères cherchaient leurs enfants, les épouses cherchaient leur mari. Tout le monde criait. Quand j’ai vu les gens, j’étais paralysé. Quelqu’un a couru vers moi et m’a dit : “Qu’est-ce que tu fais ici ?” J’ai dit que je cherchais X. Il a dit : “Tu ne sortiras jamais d’ici. Partez tant que vous le pouvez.” J’ai dit : “Nous verrons. Je suis chrétienne.” Je l’ai trouvée et je lui ai remis les vêtements. Elle était reconnaissante — très reconnaissante. Nous sommes sortis. [sauveteur néerlandais] »

— **cacher des personnes dans des endroits, chez soi ou dans des cachettes non loin.** Cela demandait parfois de faire des gros travaux, par exemple fabriquer de faux murs, creuser des cachettes dans les jardins. Cacher des résistants ou des alliés étaient plus tolérés par les voisins (mais pas par les nazis, il y avait des menaces d’envoi dans les camps ou de mort pour le fait d’héberger des alliés anglais ou améri-

cains), mais pas les juifs, à cause d'un fort antisémitisme ; parfois même ils se retrouvent dans des situations assez stressantes où ils sont amenés à héberger des juifs et des soldats allemands :

« Les Allemands m'ont obligé à avoir des officiers allemands chez moi, mais je n'avais pas peur pour les filles [juives]. Les Allemands ont vu les enfants, mais cela n'a posé aucun problème, car ils étaient dans un pensionnat à Marnande. Les enfants sont partis lundi matin, sont revenus mercredi soir, sont retournés à l'école vendredi matin et sont revenus samedi soir. Les Allemands ne se sont donc jamais doutés de rien et ils ne m'ont posé aucune question concernant les filles. Les filles n'étaient pas un problème, mais les garçons [juifs] — j'avais peur pour eux. [sauveteur français] »

— organiser les fuites dans d'autres pays ou hors des ghettos :

« J'ai eu un laissez-passer permanent pour entrer dans le ghetto via la compagnie Leszczyński. Chaque jour, des camions

quittaient le ghetto pour se rendre à l'atelier de Leszcznyski, rue Zabia. Alors on prenait ceux à faire fuir et on leur mettait des uniformes de travailleurs avec l'Étoile de David et on les conduisait à l'atelier. J'avais un accord avec l'un des portiers de la porte de Nowolipki, et quand il me voyait arriver, il me laissait toujours passer. Cela coûtait quelque chose — de la vodka, un cadeau ou quelque chose du genre. [...] Les gardes étaient très gourmands parce qu'ils envoyaient toujours ces friandises en Allemagne. Lorsque le fourgon est entré dans l'atelier de Leszcznyski, les évadés sont sortis, ont ôté leurs guenilles et sont partis. C'était beaucoup plus difficile avec les enfants ; nous ne pouvions pas les faire passer pour des travailleurs. Alors une fois, quand nous avons dû sortir de jeunes garçons, nous avons fabriqué une cage — une boîte avec des fils ajourés. Nous avons mis la cage sur la plate-forme de la fourgonnette, y avons mis les garçons et l'avons recouverte d'un tas d'uniformes. De cette façon, ils pouvaient respirer.[sauveteur polonais] »

— falsifier des papiers :

« Je travaillais dans la préfecture de Poitiers, où ils délivraient les nouvelles cartes d'identité. Je ne me souviens plus qui m'a demandé la première fois des cartes d'identité, mais j'ai quand même décidé de le faire. Au début, je ne savais pas comment faire, alors j'ai essayé toutes sortes de choses. J'ai commencé par chercher quel bureau à la préfecture tapait des cartes. Je prenais mon déjeuner avec moi et, quand tout le monde était parti, entre midi et 14 heures, j'allais dans ce bureau, prenais des cartes vierges et — en utilisant la même machine à écrire — je les remplissais. Je mettais aussi la photo, le timbre et ajustait également la date de naissance, mais ce n'était pas une très bonne idée, car si quelqu'un vérifiait, les numéros ne correspondraient pas aux registres de dossiers conservés au bureau. J'ai donc décidé de voler deux de ces classeurs et d'utiliser ces numéros pour les identifiants, car personne ne pourrait les vérifier. Mais plus tard, j'ai trouvé que c'était trop dangereux et j'ai remplacé les classeurs. Quand j'ai appris que tous les papiers de la ville de

Nantes avaient été détruits à cause des bombardements, j'ai utilisé cette ville comme lieu de naissance, car elle aussi n'aurait pas pu être contrôlée. Finalement, j'ai trouvé quelque chose de bien meilleur. Il m'a fallu beaucoup de temps pour l'apprendre, car je devais regarder autour de moi et regarder les autres, et j'étais également très occupé. J'ai réalisé que tout ce dont vous aviez besoin pour obtenir une nouvelle identité était une ancienne. J'ai donc décidé de faire vieillir mes cartes. Je les piétinerais pour les rendre vraiment sales ou les laverais à la lessive. Les personnes pouvaient alors apporter ces cartes au bureau approprié et en demander de nouvelles. [sauveteur français] »

— **Organiser et coordonner les sauvetages.** Ici le témoignage d'un soldat allemand :

« Au printemps 1942, j'ai été affecté à la Tunisie en tant que parachutiste. Nous devions soutenir le retrait en toute sécurité des troupes africaines de Rommel, car la guerre en Libye était en train de se perdre. Les SS rassemblaient des Juifs, non pour les éloigner de la région, tels que les camps

de concentration, mais pour effectuer des travaux sur le terrain au front. Nous avons pris position face aux Américains, à quarante kilomètres au sud de Tunis. Les Américains, provoqués par nos troupes, ont lancé une attaque de parachutistes. Beaucoup de prisonniers ont été faits. Un Italien est venu nous voir avec un récit d'espions cachés dans une ferme entre les lignes. il a affirmé que les espions avaient divulgué nos positions aux Américains. J'ai été chargé de diriger l'assaut à la ferme. Nous avons capturé cinq jeunes Juifs ; l'Italien nous a dit qu'ils étaient juifs. Deux étaient des fils de médecin à Tunis. Tous les cinq étaient des amis âgés de 16 à 20 ans. Les juifs ont été interrogés ; ils avaient très peur. Nous étions des monstres pour eux. Ils avaient peur de quiconque portait un uniforme allemand. L'interrogatoire a été mené par un capitaine de SS. Il avait été affecté à notre unité, comme il était de coutume à l'époque, d'affecter des membres du parti nazi à des unités militaires. La décision était que ces Juifs devaient être abattus parce qu'ils avaient été retrouvés au front. J'étais dans

une position de leader (Regiments- gefechtsfuhrer), et ils m'ont été affectés. Ils ont été emprisonnés dans une gare. Un rapport a été envoyé à la division, mais a été retardé par l'action de l'ennemi. Les Juifs ont donc été mis au travail pour creuser des tranchées. Un sous-officier des jeunes hitlériennes est venu les superviser pendant la journée. Ils ont creusé des tombes. L'agent a tenu un pistolet sur le temple de l'un d'entre eux et a menacé de tirer. Le soir de leur retour, j'ai par hasard engagé une conversation avec l'un des fils du médecin. Il parlait allemand. Son père avait étudié en Allemagne ; ils ont grandi en Sicile, mais étaient allés dans une école allemande là-bas. Le sous-officier m'a fait part des menaces. Comme j'avais tous les documents, je savais que ces cinq hommes n'étaient entrés dans la situation actuelle que par hasard et je savais qu'ils allaient être fusillés simplement parce qu'ils avaient été trouvés en territoire ennemi. J'ai décidé de les aider d'une manière ou d'une autre. Je leur ai dit que je les libérerais de leur détention et les aiderais à fuir. Ils avaient très peur, soupçonnant que

nous allions leur tirer dessus pendant leur fuite. Mais je les ai convaincus que je les aiderais. Je leur ai fourni de la nourriture et une carte leur expliquant la frontière militaire et expliquant comment ils devaient passer par les lignes. Je leur ai aussi donné un pistolet. J'ai renvoyé le gardien de prison pendant un moment et je l'ai laissé sortir de la prison. Ils ont commencé leur fuite dans l'obscurité du soir. »

Des pêcheurs danois ont utilisé ce bateau pour transporter des Juifs en lieu sûr en Suède pendant l'occupation allemande. Danemark, 1943 ou 1944.

Source :
<https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/gallery/rescue-photographs>

— **Jouer des rôles complètement inattendus pour extirper des personnes des camps ou les protéger** ; ici un exemple avec une française qui s'est décrite aux chercheurs comme habituellement extrêmement timide :

« J'étais à Toulouse quand j'ai appris que cette femme avait été arrêtée et qu'elle

avait probablement été emmenée au camp du Vernet. J'ai entendu dire qu'il y avait des possibilités exceptionnelles de sortir du camp. J'avais un cousin, un type très gentil, qui avait été soldat et qui s'était évadé de prison. Au cours du premier mois qui a suivi son évasion, il a travaillé pour le gouvernement de Vichy, chargé des dossiers des habitants des camps. Alors j'ai pris le train et je suis allé à Vichy le voir. Il m'a dit qu'il serait en mesure d'arranger ça, car il venait d'aider un policier, qui lui devait quelque chose. Il m'a assuré qu'il s'en occuperait. Je suis donc rentré à Toulouse, mais je ne pouvais pas me reposer. Je me suis dit que je ne pouvais vraiment pas faire confiance au personnel administratif. Je ne sais pas exactement ce qui m'a pris, mais j'ai décidé d'aller voir le préfet de Toulouse. Quand je suis arrivé au siège, on m'a dit qu'il assistait à une réunion qui serait probablement terminée dans quelques minutes. Je ne savais pas à quoi ressemblait le préfet. J'avais une petite somme d'argent avec moi et je me suis adressé à l'huissier pour lui demander de me montrer le préfet lorsqu'ils quitteraient la

réunion. Il désigna un grand homme et je le regardai monter les marches. Je l'ai suivi. Je suis entré dans son bureau sans invitation et je me suis assise. J'ai dit : "Monsieur, nous sommes très surpris à Vichy de constater que vous ne suivez pas les ordres ici." Puis j'ai prononcé un grand discours sur le fait qu'il n'était pas surprenant que nous ayons perdu la guerre et qu'il y avait beaucoup d'histoires sur comment les ordres n'étaient pas suivis. Il m'a demandé ce qui se passait. J'ai dit : "Ce qui se passe, c'est que le commissaire de terrain a donné des instructions précises pour qu'une femme en qui il s'intéresse particulièrement soit libérée, mais cela n'a pas été fait." Il a ajouté : "D'accord, on s'en occupera. Donnez-moi simplement le nom de la personne." J'ai dit : "Non, cela ne suffit pas. Vous êtes le supérieur de l'homme responsable du camp. J'aimerais que vous l'appeliez et que vous lui disiez de libérer la femme." Il a accepté et a appelé l'homme en charge. J'ai dit : "Je vais faire rapport à Vichy de ce que vous avez fait" et je suis partie. Mais je n'étais toujours pas satisfaite et je me suis dit : "Ce n'est pas assez."

Je suis donc remonté dans le train et je suis allé au camp du Vernet. Là, on m'a annoncé que des instructions avaient été reçues et que la femme serait libérée. Quand je l'ai vue, elle ne m'a pas reconnue au début et a pensé que j'étais simplement une autre personne qui avait été arrêtée. Je lui ai fait signe afin de lui faire comprendre. Un policier nous a escortés hors du camp et nous a même offert des billets de train gratuits. En chemin, nous avons également sorti un bébé d'un panier. Plus tard, les gens ont pensé que j'avais réussi à le faire parce que je connaissais personnellement le préfet, mais ce n'était en réalité qu'une rumeur. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais j'ai appris plus tard que le préfet était impliqué dans une activité de résistance. »

C'étaient des activités dangereuses, illégales, menées en contexte difficile : des sauveurs se sont retrouvés encore plus affamés qu'ils ne l'étaient auparavant, parfois ils devaient mentir à leur propre famille de crainte qu'ils désapprouvent leur activité ou qu'elle soit connue ; globalement cela nécessitait de falsifier sa vie, de maintenir des mensonges élaborés :

« Mon beau-père a vécu avec moi pendant la guerre, mais il n'avait aucune idée de ce que je faisais. La fille juive que je gardais chez nous, pensait-il, était muette. Je lui ai dit de ne jamais parler en sa présence. Quand la guerre fut finie, je lui ai dit la vérité et il a été en colère, mais pas pour longtemps. "Quel miracle", a-t-il dit. La seule personne à qui je pouvais parler était ma sœur aînée, qui en faisait partie. Mon mari était absent — il a été enrôlé dans l'armée et était en Allemagne. La femme juive que je gardais ne connaissait pas le français, uniquement le yiddish. Ma propre fille a commencé à avoir un accent yiddish — ils lui ont dit ça à l'école. J'ai dit à la femme de faire semblant d'être sourde et muette ; ma fille savait la vérité, mais elle savait aussi qu'elle ne pouvait rien dire [sauveteur belge]. »

Parfois même alors que la situation était déjà compliquée pour cause de menace directe, de pauvreté, eux-mêmes en situation d'illégalité, ils cherchaient à sauver encore plus de personnes ou se mettaient encore plus en danger volontairement, en faisant de très

longs trajets avec des enfants juifs pour qu'ils puissent voir au moins une fois leurs parents.

Pourquoi avoir ce comportement qui va vers toujours plus de risques, vers plus de mauvaises conditions de vie, d'insécurité et de réels dangers alors que la situation était de base très difficile ? Pourquoi persister toujours plus fort à risquer tout pour des personnes qui leur étaient majoritairement totalement inconnues et étrangères de religion ?

C'est une attitude d'autant plus sidérante lorsqu'on voit à quel point le « non », même pour les situations de petite désobéissance chez les acteurs du massacre, leur semble comme impossible (voir les témoignages de Stangl, Eichmann, le 101^e bataillon) tant ils ont peur du moindre petit rejet. Quant bien même ils sont franchement exposés à des scènes cauchemardesques (impliquant des cadavres, des effusions de sang, des meurtres et tortures) qu'ils trouvent épouvantables (Stangl par exemple en parle de façon catastrophée dans ses entretiens, et clairement, ce n'est pas un jeu d'acteur au vu de ce que rapporte son interlocutrice Gitta Sereny), non seulement ils conti-

nuent à travailler à ce massacre, mais ils le font avec zèle (Stangl recevra des acclamations des nazis pour sa gestion exceptionnelle de Treblinka). On a d'un coté donc des personnes qui ne semblent même pas pouvoir envisager de moins bien travailler au massacre et d'autres qui résistent ou désobéissent parfois immédiatement sans même avoir vu l'horreur de leurs yeux ni être bien informés de la situation, et en courant des risques beaucoup plus considérables que la simple déconsidération de leur travail.

Les Oliner ont tenté d'explorer quels étaient les facteurs qui poussaient à cette décision de sauver, d'un point de vue à la fois situationnel :

— Y avait-il des facteurs de la situation qui déterminaient plus certaines personnes à sauver, par exemple de forts moyens financiers, plus de sécurité ou le hasard de certaines rencontres ?

et dispositionnel :

— les sauveurs avaient-ils une personnalité particulière qui différait des spectateurs ? Si oui, qu'est-ce qui avait participé à former cette personnalité al-

triste dans leur vie passée ? Quelles étaient leurs motivations ?

[PA2] Commettre des actes altruistes : un hasard ?

On continue de décortiquer l'étude sur la personnalité altruiste de Pearl et Samuel Oliner (1988), cette fois en se posant la question du poids de la situation : est-ce que l'altruisme des sauveteurs était déterminé par la situation, donc par un certain hasard ?

Les sauveteurs étaient-ils plus informés que les autres sur le sort que les nazis réservaient aux juifs ?

Est-ce que les sauveteurs auraient été plus au courant de ce que tramaient les nazis, et donc que le choc des informations qu'ils auraient obtenu plus tôt que les autres les auraient poussé à agir plus vite, plus fort ?

La plupart étaient peu aux faits des projets d'Hitler avant son accession au pouvoir (16,2 % des non-sauveteurs, 14,9 % des spectateurs l'étaient) mais les sauveteurs l'étaient légèrement plus (23,2 %), notamment des Allemands qui étaient allés voir des meetings nazis. Et on pourrait de plus interpréter ce surplus d'informations, non comme un hasard situa-

tionnel, mais comme un élan personnel à se préoccuper plus de politique.

Cependant, la plupart, à cette époque, ne sont pas au courant. Durant la guerre, cela change, et les statistiques montrent qu'ils sont tous informés (75,8 % des sauveteurs, 76,9 % des non-sauveteurs, 76,1 % des spectateurs) ; certains sauveteurs polonais le sont encore plus vivement étant donné leur proximité géographique avec les camps : ils savent parce qu'ils voient les fumées, les odeurs, les cadavres, les fosses, les trains, les exécutions.

Ils peuvent être informés de façon moins directement morbide, par exemple en voyant ou en étant au courant des expulsions :

« Nous avons entendu parler de l'Allemagne dans la presse. Nous avons eu beaucoup de réfugiés juifs en Pologne en provenance d'Allemagne et de Tchécoslovaquie. Les perspectives étaient plutôt sombres. [non-sauveteur polonais] »

« Lorsque les Allemands occupèrent l'Autriche, un groupe de Juifs fut expulsé de

Vienne. Maman voulait aider ces personnes, alors elle a trouvé à Varsovie un réfugié capable de coudre. Cette personne nous a dit quelle était la situation pour les juifs en Autriche occupée[sauveteur polonais]. »

Ou juste *via* les médias :

« Nous avons lu les journaux et avons entendu parler de l'antisémitisme en Allemagne. Je me souviens de *Kristallnacht* [nuit de cristal]. C'était une connaissance générale, connue de tous ceux qui lisaient les journaux. J'ai lu à ce sujet dans les journaux à tout moment. Beaucoup de Juifs allemands sont venus dans notre pays dans les années trente [non-sauveteur néerlandais]. »

Mais cette actualité peut être interprétée différemment, que ce soit chez les sauveteurs ou les autres :

« Je savais ce qui se passait pour les Juifs en Allemagne, mais je ne savais pas ce que cela signifiait pour les Juifs en France, du moins jusqu'en 1942.[sauveteur français] »

Ils verront quasiment tous l'étoile imposée aux Juifs (86 % des sauveteurs, 88,4 % des non-sauveteurs, 92,4 % des spectateurs), sauf ceux vivant dans la zone de Vichy par exemple. Mais là aussi ce signe est interprété différemment. 8 % des sauveurs, 14 % des non sauveteurs et 18 % des spectateurs l'ont considéré avec curiosité ou indifférence :

« Quand j'ai vu un Juif portant une étoile de David jaune, j'en ai ri. Ma petite amie et sa mère la portaient – ainsi que plusieurs personnes dont je ne savais même pas qu'elles étaient juives [sauveteur néerlandais]. »

« Je pensais que l'étoile était une sorte de passe pour eux. [non-sauveteur français] »

« Quand j'ai vu des Juifs portant l'étoile de David jaune, j'ai pensé qu'ils avaient peut-être commis une sorte de crime. Nos dirigeants ne nous ont jamais dit pourquoi ils portaient l'étoile [non-sauveteur roumain]. »

« Cela ne signifiait rien pour moi. Je n'étais simplement pas intéressé par les

Juifs [non-sauveteur polonais]. »

Mais la plupart, sauveteurs comme non-sauveteurs, ont été choqués (réaction empathique rapportée à 91,9 % des sauveteurs, 86 % des non-sauveteurs, 82,2 % des spectateurs), mais ce choc prend des allures différentes selon les personnes et là encore ce signe est interprété de façon très différente :

« Injuste ! Inexplicable ! [sauveteur français] »

« C'était scandaleux. Je me suis senti plein d'amertume [sauveteur allemand] »

« J'étais bien content de ne pas être juif. Ils portaient l'étoile. Puis ils ont commencé à disparaître. C'est devenu effrayant à l'époque [non-sauveteur néerlandais]. »

« Terrible ! Terrible ! Je me sentais si mal pour tout le monde, de voir qui ils étaient – ce que ça représentait et comment ils devaient se sentir [non-sauveteur néerlandais] »

« J'ai entendu dire que lorsque les Juifs portaient les Étoiles jaunes de David, tout

le monde pouvait les frapper, les tuer ou les blesser de n'importe quelle manière [sauveur Polonais]. »

« Comme tout le monde, je pensais que les Juifs, ainsi que les Polonais, allaient mourir [non-sauveteur Polonais]. »

L'information venait aussi des proches : les sauveteurs avaient statistiquement plus d'amis juifs avant la guerre (59 % des sauveteurs en rapportent, 34 % des non-sauveteurs en avaient, et seulement 25 % des spectateurs) ; ou alors c'était leur conjoint.e qui avaient des amis juifs (46 % des sauveteurs en rapportent, 25 % des non-sauveteurs en avaient, et seulement 16 % des spectateurs), donc ils étaient mis au courant par ces amis, collègues ou proches juifs.

Avoir de l'information est important dans la future prise de décision (on ne fait rien si on ne sait pas qu'il y a un problème), mais pas nécessaire à l'action : certains assistent à des choses horribles mais vont tenter de l'oublier, de le dénier. C'est le cas des acteurs du massacre comme Stangl ou Eichmann, qui non seulement rapportent l'horreur de ce qu'ils ont

vu, leur choc, leur dégoût, mais continuent néanmoins à travailler avec zèle à organiser le génocide avec les nazis.

D'autres, comme l'échantillon des non-sauveteurs, vont choisir plutôt de s'engager dans le combat direct contre les nazis, via la résistance et le sabotage.

L'information peut également ne pas être crue, si les individus ne voient rien :

« Les gens l'ont découvert par le bouche-à-oreille, mais c'était difficile à croire. C'était pratiquement inimaginable [non-sauveteur français]. »

« Je dois admettre que je savais que les Juifs étaient transportés, mais je n'avais pas la moindre idée qu'ils étaient tous massacrés. Les rumeurs étaient là, mais je ne pouvais pas croire qu'ils [les nazis] pouvaient se comporter de façon si bestiale ; c'était incompréhensible. J'ai entendu beaucoup d'histoires [non-sauveteur allemand]. »

« Nous habitons en banlieue, où tout était très calme et tranquille. Ma mère a ren-

contré une voisine qui avait passé la nuit avec des amis en ville. Ils se sont réveillés au milieu de la nuit à cause de l'agitation. Ils ont regardé par la fenêtre et ont vu des gens se rendre dans l'un des grands magasins, y ramasser des vêtements et les jeter à la rivière. Ils se sont faufiletés et se sont rendus au poste de police et les ont prévenus. La police a dit qu'elle était au courant et qu'elle s'en occupait. C'était un magasin de vêtements. L'incident n'a jamais été publié dans les journaux. Ma mère pensait que c'était un magasin de vêtements qui appartenait à des Juifs. Ma mère est revenue à la maison avec cette histoire et a pensé que c'était horrible, mais elle ne savait pas s'il fallait ou non y croire [non-sauveteur allemand]. »

Être informé n'était pas un déterminant majeur dans le fait de sauver ou non : on voit qu'il faut encore une phase où l'information doit être crue, perçue comme importante, ne pas être déniée. Plus encore, il doit y avoir une étincelle minimale de « je peux faire quelque chose contre cette horreur » ; une étincelle qui est parfaitement absente des témoignages des ac-

teurs du massacre (Stangl et ses collègues de travail interrogés par Gitta Sereny par exemple) qui se sont tous crus parfaitement impuissants à faire autre chose qu'obéir avec zèle. Cette étincelle était au contraire totalement réflexe, instantanée, automatique chez les résistants ou sauveurs qui n'ont absolument pas pesé le pour et le contre avant d'agir, y compris lorsqu'ils étaient eux-mêmes du côté nazi. Voici un témoignage qui n'est pas dans l'étude des Oliner (mais dans « le 101e bataillon » de Christopher Browning) mais qui montre que des personnes dans le camp nazi arrivaient à désobéir et à ne pas participer au génocide ; ici le travail ordonné était de fusiller des femmes et des enfants juifs :

« Je dois souligner que, dès les premiers jours, je n'ai laissé aucun de mes camarades douter du fait que je désapprouvais ces meurtres, et je ne me suis jamais porté volontaire pour y prendre part. Ainsi, lorsque, au cours d'une des premières rafles de Juifs, un de mes camarades a matraqué une femme juive en ma présence, je l'ai frappé au visage. On rédigea un rapport, et, de cette façon, mes supérieurs

furent mis au courant de mon attitude. Je n'ai jamais été officiellement puni. Mais pour quiconque sait comment fonctionne le système, il est évident qu'il existe, outre les punitions officielles, des possibilités de tracasseries qui les valent largement. Par exemple, on me faisait travailler les dimanches et on me collait des gardes spéciales »

Les sauveteurs disposaient-ils de plus de moyens pour sauver ?

L'un des facteurs « hasard » de la situation qui peut avoir un poids très important est le fait d'avoir des moyens matériels d'aider ou non. Il semble assez logique qu'aucun moyen matériel, comme la pauvreté, un petit logement, ne pas être propriétaire de celui-ci, peut poser une impossibilité de secourir : il y avait besoin d'argent pour nourrir les sauvés, leur faire des faux papiers, construire des cachettes, pour le transport vers d'autres pays, etc. Tout cela pouvait représenter une logistique coûteuse en argent, en moyen, en temps.

Avant la guerre	Très aisé	Assez aisé	Ni riche ni pauvre	Assez pauvre	Très pauvre
Sauveteurs (n=218)	4,6 %	21,6 %	51,8 %	15,1 %	6,9 %
Non-sauveteurs (n=123)	4,1 %	16,3 %	61,8 %	16,3 %	1,6 %
Spectateurs (n=72)	0 %	16,7 %	66,7 %	16,7 %	0 %

Pendant la guerre	Très aisé	Assez aisé	Ni riche ni pauvre	Assez pauvre	Très pauvre
Sauveteurs (n=116)	0,9 %	19 %	48,3 %	25 %	6,9 %
Non-sauveteurs (n=111)	1,8 %	15,3 %	53,2 %	21,6 %	8,1 %
Spectateurs (n=65)	0 %	12,3 %	53,8 %	29,3 %	4,6 %

Perceptions des personnes de leur statut économique avant et durant la guerre (Table 5.6 de *The altruistic personality*, 1988, **Samuel et Pearl Oliner**)

Voici la répartition en professions des sauveurs et non sauveurs et tiers avant et pendant la guerre, et leur perception de leurs moyens ci-dessus (qui correspond effectivement à leurs moyens réels)

Durant la guerre	Sauveteurs (n=181)	Non-sauveteurs (n=121)	Spectateurs (n=73)
Employé	60,8 %	53,7 %	49,3 %
Militaire	4,4 %	12,7 %	17,8 %
Etudiant	7,2 %	13,2 %	13,7 %
Travail au foyer	10,5 %	8,3 %	9,6 %
Autre (membres clergé, travail intermittent...)	8,8 %	9,9 %	8,2 %
Au chômage	8,3 %	2,5 %	1,4 %

Statut professionnel durant la guerre (Table 5.7 de *The altruistic personality*, 1988, **Samuel et Pearl Oliner**)

Après statistiques, les chercheurs ont déduit que les ressources économiques ont permis effectivement de faciliter le travail de sauvetage, mais ne constituaient pas un facteur déterminant pour la décision de sauver, car les plus pauvres ont également sauvé.

Il n'y a pas eu de différences significatives concernant aussi le fait d'être bien loti (par exemple avoir une cave, un grenier, de la place pour héberger et aménager des cachettes) : 48 % des sauveteurs, 41 % des non-sauveteurs et 44 % des spectateurs avaient une maison, 45 % des sauveteurs étaient propriétaires contre 51 % des non-sauveteurs et 50 % des spectateurs. Presque tous avaient un grenier (80 % des sau-

veurs, 74 % des non-sauveurs et 80 % des spectateurs) ou une cave (83 %, 69 % des non sauveurs, 81 % des spectateurs) Pour le nombre de pièces à disposition également, cela facilite le sauvetage, il y avait par exemple un pourcentage important de sauveteurs ayant de 7 à 9 pièces (19 % d'entre eux contre 5 % des spectateurs), mais d'un autre côté certains sauveurs n'avaient ni grenier, ni cave et une seule pièce à disposition. Ils aidaient parfois en organisant des cachettes ailleurs que chez eux.

Étaient-ils plus sollicités que les autres ?

Dans l'échantillon interrogé, certains sauveteurs initiaient le sauvetage : ils proposaient d'eux-mêmes de sauver autrui ou chercher à le faire ; d'autres avaient la proposition de sauvetage *via* leur réseau de résistance (44 % des sauveteurs étaient dans un réseau de résistance, 70 % des non-sauveteurs, 0 % des spectateurs). Ils étaient sollicités autrement par des proches, des connaissances de connaissances, parfois même par des inconnus. Parfois, c'était les juifs eux-mêmes qui leur demandaient de l'aide ou alors le hasard les faisait croiser des personnes s'étant échappées des

camps.

L'activité de résistance des non-sauveteurs était difficilement cumulable avec l'activité de sauvetage, souvent les personnes rapportent de terribles dilemmes à ce sujet :

« Il y avait une petite fille, sale et en lambeaux. La pauvre petite marchait. Je me sentais terriblement désolé pour elle. Je lui ai demandé : “D’où viens-tu ?” Et elle a répondu : “Du ghetto”. Elle avait environ huit ou neuf ans. Et à ce moment-là, nous étions tous cachés, mon groupe et moi. Nous étions cachés dans notre imprimerie de la rue Solna. Nous y dormions, mangions, etc. Nous devions changer de quartier en permanence – nous étions vraiment des errants sans abri. Alors je l’ai amenée là-bas et j’ai dit que nous pourrions l’aider, puisqu’elle était blonde [*il était plus facile d’aider des juifs qui avaient des caractéristiques physiques comme les cheveux clairs, ils passaient plus inaperçus auprès des nazis*]. J’ai dit : “Les garçons, prenons soin d’elle, et nous nous débrouillerons d’une façon ou d’une autre.” Et elle est restée avec nous

pendant un petit moment. Nous lui avons même appris à lire. Mais l'un de nos amis a déclaré : "C'est trop risqué. Savez-vous d'où elle vient ? ». Il continua à parler comme ça. Alors j'ai finalement accepté qu'elle devrait partir, mais j'ai insisté pour que nous ne l'abandonnions pas, mais la placions quelque part. Alors ils ont trouvé une place quelque part ; je ne sais pas où. [polonais non-sauveteur] »

Il était très difficile de concilier sauvetage et résistance, mais les réseaux de résistance percevaient les besoins en sauvetage et contactaient des personnes de confiance pouvant les héberger.

Ainsi, la majorité des sauveteurs a été contactée pour sauver, soit parce qu'ils avaient des proches déjà impliqués dans le sauvetage, soit parce qu'ils étaient connus pour leur préoccupation concernant le sort des juifs : les intermédiaires leur proposant de sauver savaient qu'ils pouvaient leur faire confiance, c'est-à-dire savaient qu'ils n'allaient pas les dénoncer et qu'ils étaient plus susceptibles d'accepter d'aider. Donc ce n'est pas vraiment un hasard, mais bien une connais-

sance préalable de leurs opinions, de leurs volontés, de leur comportement de la part des intermédiaires qui opéraient une « présélection ».

Ces intermédiaires pouvaient être des proches :

« Une de mes nièces a déclaré : “Xante, pouvez-vous nous aider un peu ? J’ai un petit garçon juif. Nous en avons déjà tellement que nous avons besoin d’une place pour lui.” “Oui” [sauveteur néerlandais]. »

« Ma copine est venue et m’a dit : « Thea, j’ai une petite fille. Son père a été tué par balle, sa mère s’est enfuie avec son frère et elle l’a fourrée dans un placard pour la cacher. Alors j’ai dit : “D’accord, amène-la.” C’était une petite fille juive âgée de quatre ans [sauveteur néerlandais]. »

Ou des personnes qu’ils ne connaissaient pas :

« C’était à l’hiver 1942 ou 1943. J’ai eu la visite d’un jeune médecin juif. Quelqu’un a dû lui parler de moi. Il m’a contacté – je n’ai pas demandé qui l’avait envoyé. Vraiment un homme très charmant. Il a demandé mon aide pour porter secours à

quatre-vingts enfants juifs emmenés à Vichy par les Allemands. C'est comme ça que ça a commencé [sauveteur français]. »

Les chercheurs expliquent qu'ensuite il y a un effet pied dans la porte : une fois après avoir accepté le sauvetage, il leur a été demandé de sauver d'autres personnes, ils ont répondu « oui » à nouveau pour 15 % d'entre eux. Ceux qui disaient « non » ne pouvaient tout simplement plus sauver faute de moyens ou de cachettes disponibles, ou ils se méfiaient de l'intermédiaire, car c'était également une ruse des nazis pour débusquer les sauveurs que de se faire passer pour intermédiaire. Des fois, ils refusaient parce que cela devenait bien trop dangereux :

« À chaque nouvelle personne que nous avons acceptée, ceux qui s'y trouvaient déjà étaient menacés. Le danger pour ma famille aurait été disproportionné. Nous avons déjà assumé suffisamment de responsabilités [sauveteur allemand]. »

Mais plus généralement c'était à cause d'un manque de ressources et cela peut avoir des conséquences dramatiques :

« Une mère juive avec un enfant de neuf ans est venue louer une chambre, mais toutes étaient prises. Elle est partie et a empoisonné son enfant et s'est suicidée par désespoir. Avant de se tuer, elle a raconté aux gens que je l'avais traitée avec humanité, ce qui l'avait fait vivre quelques jours de plus. Je n'avais plus d'espace pour elle. Je ne savais pas qu'elle était dans un état aussi tragique [sauveteur polonais]. »

Pourquoi les non-sauveteurs et spectateurs étaient-ils moins sollicités ?

Certains non-sauveteurs ont été contactés et ont sauvé, cependant ils n'ont pas été inclus dans l'échantillon des sauveteurs, car c'étaient des sauvetages qui ont été arrêtés en cours de route :

« Un Juif est resté dans mon appartement pendant trois mois. Il était impossible que cela dure plus longtemps. J'étais célibataire alors. Je n'ai jamais connu son vrai nom – nous ne nous étions jamais rencontrés auparavant. Il a passé trois mois chez moi, puis il est allé chez un de mes collègues, S. Et c'est la dernière fois que j'ai entendu

parler de lui [non-sauveteur polonais].

Ils ont été écartés des échantillons, car il y avait parfois rétributions contre l'aide, ou échange de service. Quant aux spectateurs, ils avaient coupé contact avec les juifs, donc personne ne venait solliciter leur aide.

Est-ce que les sauveteurs étaient moins en danger que les autres ?

Les sauveteurs avaient peut-être moins de risques que ceux qu'ils aidaient, par exemple en ayant la chance de vivre à la campagne, reculé de tout. C'était effectivement le cas pour 8 % d'entre eux (contre 2 % des non-sauveteurs). Si certes, la distance les protégeait des patrouilles nazies, ils n'étaient pas davantage à l'abri des voisins (85 % des sauveteurs avaient beaucoup de voisins). Certains de ces voisins apportaient également de l'aide, mais la plupart étaient une vraie menace, constante, pour les sauveteurs :

“Nous avons commencé à avoir des difficultés avec un gars de l'autre côté de la rue. Il a harcelé ma mère : ‘Madame W., cela se terminera par une pendaison.’ Nous avons ensuite appris qu'il avait été arrêté et

abattu par la Gestapo. Ma mère a dit : ‘Ne le crois pas ! Ce fils de pute va sortir de sa tombe pour nous persécuter’ et, en effet, avant la fin de la semaine, il était de retour, nous menaçant comme d’habitude de divulgation [sauveteur polonais].”

“Les maisons voisines étaient alignées et il y avait une immense cour commune. Parmi les locataires vivaient un concierge et son fils. Je ne devrais pas vous dire cela, car c’est tellement dommage que les Polonais aient pu faire ça. Mais il a sorti une femme du ghetto [des juifs] qui lui avait promis de l’or. Il l’a ramenée à sa maison et quelques jours plus tard, elle a été libérée. Je suis allé lui demander où elle était. Il a répondu : ‘Je ne sais pas. Je me suis levé le matin et elle n’était tout simplement pas là, la porte de l’appartement était ouverte.’ Mais quelqu’un m’a dit qu’après avoir obtenu l’or, il l’avait emmenée dehors la nuit et l’avait tuée. Et je ne pouvais rien dire, car un tel voyou aurait pu faire la même chose avec moi [sauveteur polonais].”

Mais d’autres, entre voisins, se sont solidarisés

comme dans le village de Chambon-sur-lignon en France, qui est devenu en quelque sorte un village de sauvetage : 90 habitants y ont été reconnus comme Justes ; le pasteur André Trocmé et sa femme Magda ont impulsé l'aide ; entre 800 et 1000 juifs y auraient été sauvés (parfois les chiffres donnés sont plus hauts), sans compter les résistants et autres réfugiés qu'ils ont également cachés (l'étude *The altruistic personality* n'en parle pas directement, mais les faits sont rapportés dans *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien* de Terestchenko, *La montagne de justes*, de Patrick Gérard Henry, *La montagne refuge*, Annette Wiewiorka).

Le risque lié à la zone géographique n'était donc pas si déterminant : le danger ou la sécurité provenait surtout de l'attitude du voisinage qui pouvait repérer l'activité suspecte.

Un autre risque pouvait aussi subvenir quant à la présence d'enfants (les enfants des sauveteurs comme les enfants à sauver), car ils étaient susceptibles, par maladresse, de ne pas réussir à garder le secret et dévoiler les faits. 27,5 % des sauveteurs avaient des en-

fants, contre 17,5 % des non-sauveteurs et 19,2 % des spectateurs.

“Nos enfants connaissaient tous la vérité. Même les petits savaient ce qu'ils pouvaient ou ne pouvaient pas dire. Ce qui est amusant, c'est que parfois les enfants juifs ne savaient rien du tout. Un jour, j'ai trouvé une des filles juives dans le réservoir de l'un des Allemands qui se trouvait sur la voie où nous vivions. Les Allemands s'entraînaient avec les chars. Ils aimaient beaucoup les enfants, alors ils ont mis un groupe d'enfants dans le réservoir et les ont emmenés. L'un de ces enfants était l'un de nos enfants juifs. Nous étions à l'agonie en regardant par la fenêtre. Le soldat lui a demandé comment elle s'appelait. Elle a dit : 'Je m'appelais d'abord Rachel, puis je suis devenue Marion et maintenant c'est Teresa.' Elle l'a dit très sérieusement, mais heureusement, il n'a pas compris. Peut-être était-ce à cause de ses cheveux très blonds [sauveteur néerlandais].

Mais parfois les enfants sauvés, même très petits, arrivaient très bien à jouer le jeu :

‘Je m’occupais de l’enfant. Elle s’appelait Marinka. Elle avait cinq ou six ans quand elle est venue nous voir ; elle ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait. Mais je lui ai dit que j’étais sa tante, son seul parent vivant, et elle m’a cru. Nous l’avions baptisée avec le consentement de ses parents. À cette époque, elle était très pieuse. Bien qu’elle ne soit qu’un petit enfant, elle était profondément préoccupée par son baptême et par sa nouvelle foi. Un jour, il y a eu du chantage, et Marinka se cachait alors avec quelques Juifs. La police est venue avec les Ukrainiens en uniforme, l’escadron noir, comme tout le monde les appelait. Ils ont traîné tout le monde. Mais Marinka était à genoux, priant sur le lit. Un Ukrainien l’a approchée et lui a dit : ‘Tu es juive.’ Elle a crié : ‘Juif toi-même ! Je ne suis pas juive. Prouvez-moi que vous n’êtes pas un Juif.’ Cela la sauva. Il a été embarrassé et il l’a laissée seule [sauveteur polonais].’

Au risque se mêle un attachement particulier souvent très fort, ce qui donne aux événements une amplitude émotionnelle très dure à vivre :

‘J’étais à Borislav le 15 août 1942. J’y suis allé m’acheter des vêtements. Je venais de rentrer du cloître et je n’avais pas de vêtements appropriés. Je suis allé dans une maison spéciale où je pouvais échanger des objets contre des vêtements. Une mère entra dans la chambre avec un beau bébé dans ses bras. C’était un garçon adorable, un garçon magnifique. Elle a commencé à me supplier de prendre le bébé parce qu’ils attendaient un pogrom ce soir-là. Ils étaient les derniers juifs de la ville. Ils [les nazis] avaient besoin d’ingénieurs et de techniciens et avaient permis à certains Juifs et à leurs familles qui remplissaient cette fonction de rester en vie. En voyant le bébé, j’ai tout de suite voulu aider. J’ai pris le bébé. La mère ne m’a pas donné de vêtements pour lui parce qu’elle n’en avait pas. Elle était très pauvre. J’ai pris une petite valise et je suis allée chez mes parents. Là j’ai présenté le bébé comme orphelin. Le bébé était absolument magnifique. Il n’a parlé que quelques mots. Peu de temps après, les gens lui demandaient : ‘Qui est ta mère ?’ Et bien que je ne lui ai jamais dit de le faire, il me montrait du doigt.

C'était un enfant très beau et intelligent. Les voisins sont devenus curieux de la situation, et certains ont dit que c'était mon propre enfant – que j'avais été expulsé du cloître parce qu'il était illégitime. Mais d'autres ont dit : 'Il doit être un enfant juif, car certaines personnes le font pour aider les juifs.' J'ai eu très peur et j'ai décidé de partir. Je suis allé à Varsovie où habitaient mon frère et ma sœur. Ils travaillaient pour le métro mais ils n'étaient pas très heureux de me voir. Je n'avais pas d'argent et j'ai vendu la petite chaîne que la mère m'avait donnée et j'ai loué un appartement. Parfois, j'arrivais à gagner de l'argent, mais j'étais toujours pressé de retourner avec le bébé. Parfois, la police confisquait tout, alors je rentrais à la maison sans rien. Une fois, j'ai été arrêtée dans le train. Le policier a pris mon bébé et est allé l'examiner. Il a découvert qu'il était circoncis et m'a dit : 'Tu es une Juive.' J'ai répondu : 'Non, je ne suis pas juive, mais c'est mon bébé.' Ils nous ont emmenés en prison. J'ai pu m'enfuir quand le policier a été distrait par dix livres de beurre... J'ai dû déménager plusieurs fois. Le bébé était

tellement émacié et malade. Il n'avait pas une bonne alimentation. Lorsque la guerre a pris fin, j'ai contacté la Croix-Rouge et découvert que la mère était en vie et vivait à Borislav. En 1945, la mère est venue. Nous avons pris contact. Nous nous sommes rencontrés. Je lui ai rendu l'enfant. Il m'est très difficile de vous dire ce que je ressentais alors.[sauveteur polonais]'

On pourrait imaginer que les personnes percevaient aussi les risques de façon différente. Peut-être étaient-ils inconscients des risques ? Surtout que certains témoignages rapportent leur propre surprise quant à leur comportement risqué. Mais les statistiques montrent que s'ils se sont surpris de leur propre audace, de leur comportement de résistance civile, ils n'étaient pas pour autant inconscients des risques ; ni que les spectateurs étaient plus craintifs à cause d'un vécu douloureux avec les nazis : 75 % des non-sauveteurs et 88 % des sauveteurs n'avaient jamais subi personnellement de mauvais traitements de la part des nazis ; 65 % des sauveteurs avaient vu les mauvais traitements des nazis sur d'autres personnes que des juifs, donc cela a pu accroître le fait d'être

conscient des risques personnels qu'ils prenaient. Les non-sauveteurs n'ont à 60 % vu que des juifs maltraités, ce qui fait conclure aux chercheurs qu'ils n'avaient pas plus de raisons d'avoir peur que les sauveteurs.

[PA3] Ce qui motive l'altruisme

On a vu qu'une part des conditions favorables (grand logement, ressources financières, habitation à l'écart de la ville, proximité des réseaux ou proches, etc) facilite la décision de sauver, mais ne la détermine pas : les non-sauveteurs et les spectateurs pouvaient aussi avoir ces mêmes conditions sans pour autant se décider à sauver ; des sauveteurs n'avaient pas ces bonnes conditions (et à la place étaient pauvres, vivaient dans de petits logements, en ville, avec beaucoup de voisins, étaient engagés dans d'autres activités résistantes...), néanmoins ils se sont décidés à sauver des vies.

Les chercheurs ont directement demandé quelles étaient les principales raisons pour lesquelles ils s'étaient impliqués ; ils ont demandé également aux sauvés pour quelles raisons ils pensaient que les sauveteurs les avaient sauvés, afin d'être au plus proche possible d'une vision réaliste de leurs motivations. Dans la troisième colonne, il s'agit des motivations déclarés des non-sauveteurs à s'engager dans la résistance avec des actes de sabotage et de batailles ou-

vertes contre les nazis, ce qui permet de voir que les motivations sont très différentes :

Motivations	Selon les sauveteurs (222 personnes)	Selon les sauvés au sujet des sauveteurs (93 personnes)	Des non-sauvés au sujet de leurs actes de résistance (sabotage, attaque des nazis)
Par éthique	86,5	82,8	34,9
Pour prendre soin d'autrui (<i>care</i>)	76,1	66,7	23,3
Par Éthique universelle	49,5	29,1	20,9
Pour prendre soin d'autrui (<i>care</i>) de façon universelle	38,3	23,7	14
Par équité	19,4	25,8	7
Par haine des nazis	16,7	10,8	37,2
Par religion	15,3	25,8	

Par équité universelle	14,9	6,5	7
Par patriotisme	8,1	1,1	44,2
Prendre soin (care) des juifs	3,6	2,2	
Par approbation extérieure (plaire à l'environnement social)	2,7	0	
Par motivations personnelles (avoir de l'argent, convertir les juifs au christianisme, exploiter les sauvés)	0	5,4	

L'adjectif « universel », par exemple pour l'éthique universelle, est utilisée pour catégoriser les propos sur l'importance éthique concernant **tous** les groupes, **tous** les humains quels qu'ils soient. L'adjectif « universel » est ajouté lorsque les sauveteurs ou rescapés ont bien insisté sur l'universalité de cette valeur : il ne s'agit pas juste de soigner la personne similaire/proche à soi, mais de soigner tout être hu-

main en ayant besoin.

Comme chez l'acteur du massacre qui bascule progressivement dans un travail de violence (voir l'histoire de Stangl « au fond des ténèbres », Gitta Sereny) lorsqu'ils acceptent de plus en plus gros engagements, il y a également un processus de « bascule » dans l'altruisme, qui devient de plus en plus important, de plus en plus dangereux pour le sauveur. Excepté qu'ici, il semble que ce « de plus en plus d'aide » est parfois volontaire, autonome. Une fois engagé dans l'aide, le sauveteur se met à avoir des initiatives altruistes de plus en plus fortes et dangereuses pour lui-même ou pour sa famille.

Mais au départ, il y a une réaction face à la demande d'aide qui est différente selon les sauveurs. À noter que, quelles que soient les orientations, la décision d'aider est généralement très rapide, ils demandent rarement l'avis à d'autres personnes pour répondre oui. C'est presque de l'ordre de l'automatisme.

Les Oliner rapportent 3 orientations différentes qui font que l'individu va s'engager dans une démarche d'aide : l'orientation empathique (la principale moti-

vation est d'ordre du ressenti empathique ; d'autres chercheurs la nomment « allocentrique »), l'orientation normocentrique (l'altruisme provient de normes de groupe qui sont suivies par les sauveteurs, généralement des normes religieuses ou patriotiques), l'orientation de principes (la personne a des principes autonomes, construits par elle-même, qu'elle met à l'œuvre ; elles sont nommées également par d'autres chercheurs « axiologiques »).

À 52 %, c'est une décision d'ordre normocentrique : ils le font pour servir les principes délivrés par leurs groupes, par devoir envers celui-ci, qu'ils soient religieux, patriotiques, résistants.

L'altruisme est en quelque sorte modulé par le groupe qui commande l'aide. Par exemple, certains répondent simplement à l'autorité de leur groupe :

« [sauveteuse allemande, très religieuse]
Mon mari m'a appelé au bureau de la paroisse. J'attendais alors mon huitième enfant. La femme du professeur T. était sur place et a déclaré qu'elle était venue à cause de deux Juifs qui étaient pourchassés comme de pauvres animaux fuyant la

chasse. Pourraient-ils venir cet après-midi même pour rester avec moi ? J'ai dit oui, mais le cœur gros à cause de l'enfant que j'attendais. K. est arrivé à midi – elle était un paquet de nerfs. Ils sont restés trois semaines. J'avais peur. » *Interrogée sur les principales raisons de son implication, elle a déclaré : « On ne peut rien refuser à une personne qui se préoccupe du sort des autres. » La « personne » dont elle s'inquiétait n'était pas l'un des Juifs, mais son mari et la femme du professeur. »*

« [sauveur et résistant polonais] Ce n'était pas une activité personnelle, individuelle – j'avais des ordres de l'organisation. En aidant ces personnes, je me servais moi-même, car cela affaiblissait les Allemands. C'était un acte de coopération, une coopération militaire. »

Cependant ces « commandes » à laquelle ils disent oui ne sont pas forcément une « soumission » à l'autorité de leur groupe, cela peut se faire selon des principes du groupe très intégrés en eux, qui sont tout aussi opérants même quand personne ne leur demande quoi que ce soit. Ici la personne applique

ces principes à sa vie, sans que cela soit activé par une demande externe ; le « aime ton prochain » est appliqué avec rigueur :

« [sauveteur et résistant hollandais] Ce n'est pas parce que j'ai une personnalité altruiste [*qu'il a sauvé*]. C'est parce que je suis un chrétien obéissant. Je sais que c'est la raison pour laquelle je l'ai fait. Je sais cela. Le Seigneur veut que tu fasses du bon travail. À quoi bon dire que vous aimez votre prochain si vous ne l'aidez pas. Il n'y avait jamais aucune interrogation à ce sujet. Le Seigneur voulait que nous sauvions ces personnes et nous l'avons fait. Nous ne pouvions pas laisser ces gens aller à leur perte. »

L'orientation peut changer durant l'événement. Ci-dessous voici des personnes qui ont dit oui par orientation normocentrique, et qui finalement prennent des initiatives motivées par empathie :

« Je pense que tout a commencé dès le début de la guerre. Les Allemands ont beaucoup bombardé Rotterdam et des enfants rescapés ont été envoyés dans les foyers.

Nous avons eu un garçon de l'âge de ma fille ; il a été avec nous pendant longtemps. Il n'était pas juif. En 1942, une femme est venue nous voir. Elle a dit qu'elle avait entendu dire que nous avions un garçon de Rotterdam et a demandé si cela nous dérangerait d'en avoir un autre. Ma conjointe a accepté, mais ensuite la femme a dit que le garçon était juif et ma conjointe a donc dit qu'elle devrait d'abord en parler avec moi. Quand je suis rentré à la maison à minuit, nous en avons parlé et j'ai accepté. Le petit garçon, âgé de trois ans, souffrait d'asthme et mouillait le lit. Ma femme n'arrêtait pas de dire : "Je suis tellement contente d'avoir eu ce garçon et pas quelqu'un d'autre." Et puis le petit garçon a continué à parler de sa sœur.

Alors j'ai commencé à fouiner puis à découvrir où elle était. Elle n'avait qu'un an et demi. J'ai décidé que ces enfants ne devraient pas être séparés et je l'ai ramenée à la maison. Quand le petit garçon avait cinq ans, quelqu'un de l'église est venu nous presser d'envoyer le garçon à l'école

du dimanche. Nous en avons parlé et avons décidé que nous avons l'obligation de sauver ces enfants, pas de les convertir – nous n'avons pas ce droit. De plus, nous les aurions rendus confus. De cette façon, ils pourraient retourner chez leur mère avec leurs propres croyances et leur propre religion. »

L'orientation empathique a motivé les actes d'aide de l'échantillon à 37 % : ces sauveurs ont été touchés par la souffrance d'autrui et y répondent. Parfois les situations comportent des signaux propices à une empathie très forte :

« [sauveteuse polonaise] En 1942, je rentrais de la ville et j'étais presque chez moi lorsque M. est sorti des buissons. Je le regardai en tenue de camp rayée, la tête nue, chaussée de sabots. Il aurait pu avoir environ trente ou trente-deux ans. Et il m'a supplié, ses mains jointes comme pour une prière – qu'il s'était échappé de Majdanek [camp de concentration et d'extermination] et puis-je l'aider ? Il joignit ses mains de la sorte, s'agenouilla devant moi et dit : "Tu es comme la Vierge Marie." Cela me

fait encore pleurer. “Si je parviens à Varsovie, je ne t’oublierai jamais.” Comment ne pas aider un tel homme ? Je l’ai donc ramené à la maison et je l’ai nourri parce qu’il avait faim. J’ai chauffé l’eau pour qu’il puisse prendre un bain. Je ne devrais peut-être pas en parler, mais je l’ai brossé, rincé, lui ai donné une serviette pour se sécher. Je l’ai ensuite habillé avec les sous-vêtements de mon mari, une chemise et une cravate. Je devais le faire pour lui parce que je ne savais pas s’il pouvait le faire lui-même. Il frissonnait, pauvre âme, et moi aussi je frissonnais d’émotion. Je suis très sensible et émotive. »

Des fois, les signaux de souffrance sont moins visibles :

« [sauveteur polonais] En novembre 1942, j’ai placé une annonce dans le journal parce que je cherchais une femme de ménage. La troisième femme que j’ai interviewée avait une apparence vraiment juive. Je ne me souviens plus de notre conversation maintenant, mais je savais que je ne pouvais pas la laisser sortir dans la rue car elle se ferait prendre immédiatement. J’ai

vérifié certaines références sur elle parce que je voulais m'assurer qu'elle n'était impliquée dans aucune activité politique – c'était ma principale préoccupation. Je me suis dit : "Je suis marié, j'ai un enfant et j'ai moi-même des problèmes. Je vis ici sans être inscrit, je commerce illégalement, je suis un officier de réserve. Comment puis-je laisser partir cette femme ?" Ma conscience me disait qu'elle serait condamnée à mort à cause de son apparence. C'était la seule raison pour laquelle j'ai aidé ; Je ne pouvais pas laisser ça arriver. Si quelqu'un m'avait dit avant les entretiens que j'allais prendre une femme juive comme femme de ménage, j'aurais dit qu'il était fou. »

Les motivations empathiques en quelques sorte « obligent » ; en effet, les personnes rapportent souvent le devoir, l'obligation face à la souffrance qu'ils perçoivent ou qu'ils imaginent possibles « je ne pouvais pas laisser ça arriver » « comment j'aurais pu refuser » « on n'avait pas le choix », c'est une obligation perçue instantanément et liées aux émotions empathiques. Cependant cela implique une situation où

l'empathie peut naître, donc elle est un peu dépendante des événements que la personne peut rencontrer ; tout comme l'orientation normocentrique est dépendante de l'avis du groupe, de la communauté d'appartenance.

L'orientation la plus hors-norme selon les Oliner est celle des principes (d'autres chercheurs la nomme axiologique) : 11 % de l'échantillon en fait preuve. C'est une motivation qui n'est pas en lien avec la fidélité aux valeurs d'un groupe d'appartenance, ni dépendante d'événements et de situations, mais des principes personnels, élaborés par eux-mêmes. Ces principes reposent sur une éthique d'aide à autrui et sur la notion de justice. Souvent, les sauveteurs de cette catégorie sont initiateurs de l'aide pour répondre à leurs principes, sans même avoir vu auparavant des situations difficiles ni connaître l'univers des cibles. Comme ils aident selon leurs principes, ils sauvent des personnes avec qui ils n'ont aucun lien affectif, parfois ils ne s'entendent même pas personnellement avec eux. Il n'y a pas besoin de connexion empathique, ni d'affection. Ils ne placent pas les per-

sonnes selon une échelle de valeurs, s'occupant tout autant de l'inconnu que du proche. Leur éthique est tellement « au-dessus de tout » que pour aider, ils peuvent être amenés à mettre leur propre famille en danger (le témoignage ci-dessous) ; c'est pourquoi d'autres chercheurs (Zuzanna Smolenska et Janusz Reykowski dans *Embrassing others*, 1992) place moins cette orientation sur un piédestal étant donné qu'elle peut être froide et distante, menant à des actes dont l'éthique porte à débat et est discutable.

« [Louisia, sauveteuse hollandaise qui a hébergé de nombreux juifs] Nous avons vu une grosse voiture à l'avant et savions que c'était les Allemands. C'était une grande Ford officielle. Tout le monde a couru par la porte arrière et dans le tunnel et a disparu avec mon mari. Mais nos enfants et les enfants juifs faisaient la sieste à l'étage. Je savais que nous ne pouvions pas tous courir. Je suis resté parce que j'étais la dernière de toute façon. J'ai pris les papiers [dossiers sur les personnes qu'elle cache] et les ai mis dans le pull que portait mon fils de neuf ans. Je lui ai dit – chose terrible à dire – « Essaye de sortir d'ici doucement et de

disparaître avec les papiers. » Il a dit oui. »

Puis elle a été interrogée par les Allemands :

« Je n'arrêtais pas de nier que je savais quoique ce soit. Je devais le faire. Je devais sauver toutes ces personnes et je devais sauver mon propre mari. »

À d'autres moments, des personnes de sa famille s'inquiètent, mais elle persiste néanmoins :

« Ma mère m'a dit : "Je ne pense pas que tu as le droit de faire ça [sauver des juifs]. Votre responsabilité est de veiller à la sécurité de vos propres enfants." Je lui ai dit qu'il était plus important que nos enfants aient des parents qui ont fait ce qu'ils estimaient devoir faire, même si cela nous coûtait la vie. Ce serait mieux pour eux. Ils sauraient que nous aurions fait ce que nous pensions devoir faire. C'était mieux que de penser d'abord à notre propre sécurité. »

Cette éthique qu'elle porte est universelle :

« Nous avons aidé des personnes dans le besoin. Qui ils étaient était absolument

sans importance pour nous. Ce n'était pas que nous aimions particulièrement les Juifs. Nous sentions que nous voulions aider toutes les personnes en difficulté. »

Son altruisme concerne véritablement tout le monde, ici elle s'abstient de juger les personnes qui n'ont pas sauvés :

« Les gens parlent souvent durement de ceux qui n'ont pas aidé. Je ne pense pas que ce soit juste. Je ne trouve pas cela si courageux d'aider. Pour certaines personnes, cela va de soi. Pour d'autres, ce n'est pas évident qu'elles puissent le faire d'une manière ou d'une autre. Nous n'avons jamais condamné ces personnes, même des amis à nous, qui ne l'ont pas fait. Ils ne pouvaient pas et nous le pouvions – pour une raison quelconque. »

Cette orientation *via* les principes peut prendre d'autres formes, ici par l'initiation et l'organisation d'aide :

« [Suzanne, sauveteuse française, professeure]... lorsque le maréchal Pétain est arrivé au pouvoir, il était évident qu'une dic-

tature avait commencé. Je savais que l'une des premières mesures serait un acte d'accusation contre les Juifs. Je n'ai pas réagi au premier acte d'accusation, mais lorsque le deuxième statut a été publié [Xavier Vallat, commissaire général aux affaires juives à Vichy, à La Dépêche de Toulouse en mai 1941], j'ai décidé de m'impliquer. J'ai écrit une lettre aux trois rabbins de ma région et, comme je me souviens de ce que j'ai écrit : Messieurs : Je suis très contrarié du fait qu'au cours du XXe siècle, des citoyens soient persécutés pour leurs conditions religieuses ou raciales. Mes ancêtres, les protestants des Cévennes, se sont battus pour leur liberté de croyance. Je ne peux que suivre leur exemple et à ce stade, je serai à vos côtés. Pouvez-vous me mettre en contact avec des familles françaises nécessiteuses appartenant à votre foi pour que je puisse vous aider ? »

Une de ces lettres est interceptée et elle se fait accuser de provocatrice. Elle persiste pourtant et entraîne avec elle ses élèves dans l'aide :

« Environ une semaine plus tard, j'ai reçu

des réponses me remerciant et me demandant de leur fournir des vêtements pour bébés, car beaucoup de jeunes mères en avaient besoin pour leurs bébés. J'ai rapidement obtenu les articles requis des élèves des cours de couture qui m'ont confié leurs projets de couture. J'ai également reçu une lettre me demandant de prendre contact avec Mme B. chargée de la distribution des vêtements. Je l'ai fait tout de suite. Via cette personne, j'ai contacté huit familles juives qui devaient être placées dans des caches dans des foyers français. La plupart des personnes ayant besoin d'aide étaient des intellectuels. Vers mai 1942, pendant les vacances scolaires, je me suis rendu à Clermont-Ferrand, à 110 kilomètres de là, pour rencontrer des réfugiés. La plupart d'entre eux, sans se connaître, m'attendaient à la gare. Le lendemain, j'ai été présenté à plusieurs personnalités importantes de l'école rabbinique, de nombreuses dames également. On m'a donné une liste de réfugiés juifs dont je serais responsable. »

Sa responsabilité s'étend de sa propre initiative, de sa

volonté :

« En octobre 1941 ou 1942, au début de l'année scolaire, une brochure a été distribuée dans mon école avec un message du ministère de l'Éducation et du gouvernement Pétain, demandant à tous les professeurs et étudiants de donner un coup de main aux Français souffrant de malnutrition ou appauvri... J'ai informé ma directrice que j'aiderais principalement les Juifs persécutés qui étaient incarcérés dans des camps de concentration. Elle m'a dit de faire ce que je voulais. J'ai ensuite lu la circulaire à mes étudiants âgés de 15 et 16 ans et les ai informés de mes propres idées à ce sujet. Trois jours plus tard, une délégation d'étudiants m'a informée qu'elle aussi voulait aider. J'ai ensuite organisé une agence correspondante entre les jeunes incarcérés et mes étudiants. Malheureusement, cette activité n'a pas duré trop longtemps. Tous les Juifs qui étaient dans les camps français ont été emmenés en Allemagne. Ils ont disparu. »

Elle continue néanmoins aider les personnes détenues dans un camp de travailleurs à Châteauneuf-les-

Bains. Elle prend de nouveau l'initiative en écrivant au comité responsable pour la mettre en contact avec les familles qui pourraient avoir besoin d'aide. Elle a été référée à une famille juive de Rotterdam qui l'a informée de la situation :

« La fille de cette famille m'a informé par lettre que tous les hommes du camp avaient été déportés en Allemagne et que ce serait maintenant au tour des femmes. Afin d'aider les femmes, j'ai écrit à la préfecture du Cantal pour leur demander de me fournir une liste de tout le personnel demandé pour le travail domestique, le travail agricole, etc. La seule condition pour être placé était de donner une adresse locale, ce qui n'était pas difficile pour moi. J'ai ensuite procédé pour placer autant de personnes que possible. »

En novembre 1942, un certain V. V., responsable du consistoire de Clermont-Ferrand, lui demande d'assumer la responsabilité de sauver le plus d'enfants possible. Elle réussit à en placer beaucoup :

« J'ai placé les filles de 14 ans et plus dans mon école, les garçons dans l'école des gar-

çons. Ceux qui n'étaient pas en mesure de suivre le programme ont été mis à la ferme pour s'occuper du bétail. Les plus petits enfants ont été placés dans un internat. Les parents de la plupart de ces enfants avaient été arrêtés et emmenés dans des camps de concentration en Allemagne. »

Les chercheurs lui demandent quelles étaient ses raisons d'aider. Elle dit simplement « Tous les hommes sont égaux et naissent libres et égaux en droit » et qu'il n'y a pas d'autres raisons [c'est le premier article de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen]. « En conséquence, je suis contre tous les systèmes dictatoriaux. ». Elle a reconnu en conséquence le régime de Pétain immédiatement comme dictatorial.

Au-delà de ces orientations empathiques, de principes ou normocentriques, l'une des caractéristiques des sauveteurs, qui les distinguaient des spectateurs et non-sauveteurs est ce que nomme les Oliners « **l'extensivité** » dans leurs valeurs d'aide et leur responsabilité : ils étendent leurs principes à tous. Contrairement aux spectateurs, qui eux peuvent avoir égale-

ment des valeurs d'aide ou de responsabilité sociale, mais cantonnée à leur groupe social, voire juste leur famille. Ici n'importe qui en difficulté active chez ces sauveteurs l'application de leurs principes.

L'autre grande caractéristique qui les distingue surtout des spectateurs est leur sens des responsabilités sociales (les sauveurs ont des scores plus haut aux questionnaires mesurant cette caractéristique). Ils sentent qu'ils ont une responsabilité lorsqu'advient un événement, en imaginant ce qu'ils peuvent faire, en sentant ce qui pourrait aider à changer la situation, la rendre plus humaine. Les spectateurs, eux, peuvent se désoler d'un événement, exprimer de l'impuissance ou de la peur et en rester à leur quotidien :

« Mes parents étaient aimants et gentils. J'ai appris d'eux à être utile et prévenant. Une famille juive vivait dans notre immeuble mais je l'ai à peine remarqué quand ils sont partis. Plus tard, alors que je travaillais comme médecin à l'hôpital, un homme juif a été amené aux urgences par sa femme. Je savais qu'il mourrait s'il

n'était pas soigné immédiatement. Mais nous n'avons pas été autorisés à traiter les Juifs ; ils ne pouvaient être traités qu'à l'hôpital juif. Je ne pouvais rien faire. [non-sauveur allemand] »

« Quand la guerre a été déclarée, ma mère et moi étions en Auvergne. Nous sommes retournés à Orléans, mais sommes vite partis vivre chez des parents à Boulogne. En août, nous sommes retournés en Auvergne. En octobre 1940, nous sommes rentrés une fois de plus à Orléans et, le mois suivant, je suis parti pour Paris sans ma mère. Là-bas, j'ai vécu dans un pensionnat et étudié pour obtenir un diplôme en sciences. J'ai étudié durement et travaillé sur ma thèse jusqu'en 1943. À l'université, l'atmosphère était plus studieuse que politique. Parfois, mes amis et moi avons parlé de politique. Nous étions contre la collaboration et avons critiqué la politique du gouvernement français et Pétain. Je pensais rejoindre la résistance, mais la peur m'empêchait de faire quoi que ce soit. En novembre 1944, j'ai été accepté comme chimiste à l'Institut de recherche

des huiles de Palmes. Le laboratoire de l'institut a été financé par le Centre national de recherche scientifique. [spectatrice française] »

Parfois, la situation de la guerre est comme à côté :

« Avant la guerre, je travaillais dans une auberge. J'aidais à la gestion du ménage et de la boucherie. J'ai continué dans ce travail pendant la guerre. La boucherie était pleine, alors je devais aider. Il y avait beaucoup de travail à faire. J'ai travaillé de six heures du matin à dix heures du soir. J'étais heureux quand le travail était terminé. Je n'étais pas concerné par d'autres affaires. Il y avait un travail continu. Mes amis et mes frères ont été recrutés. Mon frère a été libéré pour cause de maladie. Je n'avais pas de parents au front [spectateur allemand]. »

Les sauveteurs au contraire n'assistent pas seulement à quelque chose de triste : ils se sentent concernés par la situation. Il s'imaginent déjà potentiellement acteurs via la souffrance d'autrui ou les injustices perçues, et se responsabilisent à faire quelque chose,

pensent à ce qui est possible de faire, en termes souvent très concrets. Certains rapportent que même des années après la guerre, dès qu'ils visitent un nouveau lieu, ils ne peuvent pas s'empêcher de voir les possibilités de cachette de celui-ci.

Les sauveteurs se distinguent aussi par leur absence de discrimination envers les juifs (mais aussi d'autres groupes dont ils ne font pas partie) : ils n'attribuent aucune caractéristique négative voire « diabolique » aux juifs, contrairement aux spectateurs qui émettent des préjugés ou supposent parfois dans leurs témoignages que les juifs seraient en faute, d'où leur persécution. Les sauveteurs considéraient les juifs comme des personnes, sans pour autant nier les différences religieuses ni les discriminer excessivement positivement, ils les voyaient avant tout comme des humains comme eux. C'est pourquoi leur empathie ou leurs principes les mènent à l'action, à la responsabilité. Voir l'autre en étranger totalement différent empêche de considérer ses besoins, la situation ou de faire des efforts pour remédier à celle-ci.

[PA4] Pourquoi devient-on plus altruiste et responsable ?

Après avoir vu les facteurs situationnels et les motivations à sauver, malgré un fort danger pour soi et sa famille, on va explorer ce qui fait naître cette responsabilité altruiste chez les sauveteurs.

Pourquoi y-a-t-il chez les sauveteurs une responsabilité sociale et un altruisme extensif ?

La personnalité altruiste étudiée par les Oliner est donc une série de dispositions à avoir et à appliquer : il s'agit d'une éthique d'aide et de responsabilité sociale extensive, motivée par différentes orientations (empathique, normocentrique, axiologique), qui peuvent se cumuler, avoir divers degrés, se transformer avec les événements (par exemple une motivation normocentrique qui deviendrait plus empathique).

Les Oliner ont découvert que cette personnalité altruiste se forme grâce à un type d'éducation non autoritaire : les principes familiaux sont transmis *via* de l'affection et de l'amour dans la relation et sont

concrets et congruents. C'est-à-dire que les parents parlent non seulement de l'importance de l'aide à leurs enfants et aident effectivement autrui ; ce n'est pas un discours superficiel ou dogmatique, il s'inscrit dans des actes que l'enfant peut voir, imiter. Les enfants ont également été immergés dans un bain d'amour, de liens forts, de proximité sociale.

Louisia raconte par exemple l'unisson de sa famille, cimentée par un très fort lien d'amour :

« C'était le mariage [de ses parents] le plus heureux que j'ai jamais vu. Je n'ai jamais vu des gens si amoureux jusqu'aux derniers instants de leurs vies. »

Elle considère sa mère comme la personne la plus influente de sa vie, comme son « amie » :

« Ma mère m'a principalement influencé par son amour. Elle était chaleureuse, et nous l'admirions pour son esprit, sa sagesse et son intelligence. Elle était notre amie et on pouvait se confier à elle. »

Son père, une personne très religieuse, n'était pas pour autant dogmatique concernant le style de vie

des autres :

« Enfant, je ne m'entendais pas avec lui car il était très strict. Il était une personne très dévotement religieuse [qui] nous a grandement influencés avec sa religion sans que nous le sachions. Il n'était pas hypocrite. Il était extrêmement strict pour lui-même et extrêmement libéral envers d'autres personnes. »

Les deux parents lui ont transmis une éthique d'aide et de responsabilité sociale que Louisa a ensuite adoptée pour elle-même :

« Ils m'ont appris la discipline, la tolérance et à être au service des autres quand ils avaient besoin de quelque chose. C'était un sentiment général. Si quelqu'un était malade ou dans le besoin, mes parents l'aidaient toujours. On nous a appris à aider de toutes les manières possibles. Considérer autrui et la tolérance étaient très importantes dans notre famille. Ma mère et mon père ont tous deux souligné ces sentiments. Mon père ne juge pas les personnes qui vivent différemment ou se sentent différentes de lui. »

Il en va de même pour l'autre sauveteuse à motivation axiologique, Suzanne. Elle a vécu dans une famille très unie où les parents ont tous deux souligné qu'il fallait avant tout être une personne responsable. Son père a particulièrement insisté sur la nécessité de « prendre soin de son prochain et sur le devoir de servir d'exemple aux autres ». Elle attribue à son frère de lui avoir « appris à pratiquer et à mener une bonne vie ». Son frère a d'ailleurs été également décoré pour ses actes de résistance.

Cet attachement familial, cimenté par l'amour, leur donne un sentiment de sécurité et de confiance envers autrui, y compris lorsque la situation devient difficile. L'altruisme et la responsabilité n'y sont pas que des codes à apprendre, mais se vivent dans leur enfance. Ils ne les apprennent pas comme des leçons scolaires, mais par l'expérience, le vécu, via des modèles qu'ils voient agir de façon cohérente avec leur éthique.

On voit également dans les statistiques l'importance de cette proximité sociale précoce dans le développement de leur personnalité altruiste ; que les sauveurs

étaient plus proches de leurs parents que les spectateurs ainsi que d'autres personnes significantes extérieures à la famille :

Proximité sociale de la famille

	Très proche	Un peu proche	Pas vraiment proche	Pas du tout proche
Proximité de la famille				
Sauveteurs (n=222)	78,4 %	15,5 %	4,5 %	1,4 %
Non-Sauveteurs (n=122)	55,7 %	32,8 %	7,4 %	4,1 %
Spectateurs (n=69)	52,1 %	31,9 %	10,1 %	5,8 %
Proximité avec la mère				
Sauveteurs (n=118)	67,8 %	28 %	4,2 %	0 %
Non-Sauveteurs (n=116)	53,4 %	31 %	12,1 %	3,4 %
Spectateurs (n=69)	55,1 %	29 %	11,6 %	4,3 %
Proximité avec le père				
Sauveteurs (n=110)	53,6 %	34,5 %	7,3 %	4,5 %
Non-Sauveteurs (n=110)	40,9 %	34,5 %	18,2 %	6,4 %
Spectateurs (n=65)	33,8 %	35,4 %	20 %	10,8 %
Proximité avec une personne ayant eu de l'influence, autre que les parents				
Sauveteurs (n=33)	75,8 %	21,2 %	3 %	0 %
Non-Sauveteurs (n=32)	43,8 %	46,9 %	3,1 %	6,3 %
Spectateurs (n=18)	44,4 %	38,9 %	5,6 %	11,1 %

Il y a un attachement à autrui qui a pu se faire, avec cohérence, et donc ils peuvent voir autrui, même les plus différents d'eux-mêmes, avec confiance, comme un *alter-ego*, c'est-à-dire à la fois similaire et différent.

Il est frappant de voir que c'est exactement l'inverse chez les idéologues et acteurs du massacre, où il y a d'immenses problématiques d'attachement, comme des incapacités à nouer des relations : Stangl était toujours seul, sans ami de toute sa vie (même ceux qu'il désignait comme ses amis n'ont pas témoigné la même chose), et n'était connecté affectivement qu'à sa femme. Sans doute que la froideur et la violence de son père avait brisé quelque chose en lui ; Hitler n'avait de liens réellement affectifs qu'avec son chien et ses relations n'étaient pas « proches », connectées, mais déterminées par un narcissisme ; dans un exemple plus récent de massacre ethnocentrique, Elliot Rodgers (faisant partie d'un groupe anti-femmes, Incel, et ayant tué 6 personnes et blessé 14 autres personnes) était littéralement incapable de comprendre comment se déroulait une simple relation sociale d'affection et de réciprocité (son témoignage

nous offre une multitude d'exemples d'incapacité sociale), cette conscience étant également verrouillée par un fort narcissisme ou l'autre ne peut qu'être considéré comme une sorte d'esclave qui doit se soumettre à ses désirs.

Ici, c'est le contraire : les sauveteurs ont des modèles de relations confiantes, aimantes, connectés aux autres par l'amour, l'affection, la considération, la réciprocité, le respect. Ils ont pu apprendre comment nouer des relations, ce qu'était une belle relation que ce soit avec des proches ou des inconnus très différents d'eux, comment aimer pour aimer (sans voir l'amour comme une relation marchande, conditionnelle, normative) et ils ont gardé consciemment ce modèle (ce n'est pas une influence inconsciente, ils ont à la fois bénéficié de cette influence et l'ont validé parce qu'ils ont senti la portée positive et les bons moments que cela générait) ; ils l'ont adapté aux circonstances de la vie, même si cette connexion avec autrui était alors liée à un danger de mort et les mettait objectivement dans une insécurité quotidienne constante. Ils pouvaient le faire, parce qu'ils avaient

acquis une sécurité psychique forte, grâce à l'affection des proches, une affection et une responsabilité étendue au monde.

Les chercheurs ont remarqué que la transmission de ces principes par les parents se faisait davantage par explication rationnelle :

Type de discipline

(les réponses combinent à la fois les punitions des parents et d'autres personnes ; n= le nombre d'incident rapportés, chaque sujet rapporté entre 0 et 4 incidents, dès que cela dépassait un c'était reporté.)

	Punition physique	Verbale	Via la raison	Divers
Sauveteurs (n=192)	32	33	21	14
Non sauveteurs (n=240)	40	37	06	18
Spectateurs (n=144)	39	40	06	15

La grande différence entre ces modes de punitions réside dans l'explication qui leur a été donné par les parents : les spectateurs ont beaucoup été exposés à des punitions « sans raison », « gratuites » (7,6 % des non-sauveurs, 9 % des spectateurs alors que les sau-

veurs ne l'ont été qu'à 0,9 %), par exemple certains se faisaient frapper sans raison parce que le parent était ivres.

Chez les sauveurs, les deux parents n'étaient pas impliqués dans les punitions violentes ; alors que chez les non-sauveteurs et les spectateurs, les deux parents punissaient, ainsi que d'autres personnes :

Perception des participant d'avoir déjà été sanctionné par...

	Oui	Non
Par le père (sauveteurs n=108)	60,2 %	39,8 %
Par le père (non sauveteurs n= 110)	67,3 %	32,7 %
Par le père (spectateurs n= 64)	68,8 %	31,3 %
Par le mère (sauveteurs n= 117)	67,5 %	32,5 %
Par le mère (non-sauveteurs n= 116)	81,9 %	18,1 %
Par le mère (spectateurs n= 117)	80,9 %	19,1 %
Par d'autres (sauveteurs n=34)	29,4 %	70,6 %
Par d'autres (non-sauveteurs n=33)	66,7 %	33,3 %
Par d'autres (spectateurs n=18)	77,8 %	22,8 %

Les Oliner interprètent qu'une punition « gratuite » mène l'enfant à conclure implicitement que les puissants ont le droit d'exercer leur volonté de manière

arbitraire. Cet apprentissage favorise le comportement de résignation et d'accommodation lors d'une domination injuste. De plus, c'est là aussi une leçon de déresponsabilisation : il est alors considéré normal que des personnes souffrent de façon injuste au grès de la volonté de quelques uns, sans qu'on puisse en comprendre les « mystérieux » motifs de ces dominants. Cela favorise aussi la recherche du pouvoir sur autrui (en prenant le modèle du parent autoritaire), de supériorisation de l'endogroupe sur l'exogroupe, exogroupe dont les membres mériteraient leurs châtiements. Cela rend plus craintif vis-à-vis d'autrui, cela abaisse toute confiance à aller vers l'autre, cela augmente un sentiment d'impuissance à l'égard des événements. Les relations sont envisagées selon un rapport dominant/dominé, il y a une difficulté à envisager les relations humaines comme pouvant être réciproques, égalitaires, horizontales, mutuelles, étant donné que la personne n'a pas connu cela ou a la crainte de la domination (ou désire elle-même dominer l'autre). C'est également ce qu'on voit, plus factuellement et statistiquement dans [l'étude sur la personnalité autoritaire.](#)

Les Oliner rappellent qu'il ne faut pas pour autant simplifier ces problématiques à une détermination unique qui ne proviendrait que de l'enfance. Le soin à autrui peut se développer avec l'expérience d'amitiés dans des groupes très différents du sien *via* une forte indépendance et un sentiment de responsabilité vis-à-vis du monde, *via* le renforcement d'un sentiment de similitude avec toute l'humanité. Des rencontres, amicales, amoureuses, professionnelles provenant d'environnements sociaux très différents peuvent donner cette sécurité affective à la base de la personnalité altruiste. Et inversement, les Oliner rapportent dans *Embracing Others*, une qu'une personne peut perdre cette sécurité, ces graines de personnalité altruiste au cours de sa vie, si elle a le malheur de vivre dans des environnements qui sapent son développement altruiste.

À noter qu'ils ont également vérifié que cet altruisme était indépendant des circonstances (que ce n'était pas isolé à la situation de la Seconde Guerre mondiale) en observant leurs activités actuelles d'aide à autrui (donc dans les années 80, hors guerre) :

Aide donnée dans l'année passée

	Très souvent	Souvent	Quelques fois	Une fois	Jamais
Accompagner des activités de loisirs pour des enfants ou adultes					
Sauveteurs (n=96)	9,4 %	4,2 %	9,4 %	1 %	76 %
Non-sauveteurs (n=108)	1,9 %	3,7 %	12 %	5,6 %	76,9 %
Spectateurs (n=64)	0 %	0 %	7,8 %	6,3 %	85,9 %
Aider à nourrir les malades/les personnes âgées ou rendre visite aux malades					
Sauveteurs (n=96)	27,1 %	15,6 %	16,7 %	1 %	39,6 %
Non-sauveteurs (n=109)	9,2 %	11,9 %	28,4 %	7,3 %	43,1 %
Spectateurs (n=64)	4,7 %	9,4 %	34,4 %	1,6 %	50 %
Enseigner à des enfants ou des adultes / aider et conseiller à propos d'emplois ou des problèmes personnels					
Sauveteurs (n=99)	19,2 %	9,1 %	17,2 %	2 %	52,5 %
Non-sauveteurs (n=107)	8,4 %	9,3 %	25,2 %	7,5 %	49,5 %
Spectateurs (n=63)	3,2 %	9,5 %	22,2 %	11,1 %	54 %
Passer des appels téléphonique pour servir une cause					
Sauveteurs (n=96)	11,5 %	9,4 %	16,7 %	0 %	62,5 %
Non-sauveteurs (n=107)	6,5 %	6,5 %	8,4 %	6,5 %	72 %
Spectateurs	1,6 %	6,3 %	7,9 %	4,8 %	79,4 %

Faire des discours/ des conférences/des lettres pour la résolution d'un problème ou d'une cause					
Sauveteurs (n=98)	13,3 %	9,2 %	12,2 %	2 %	69,8 %
Non-sauveteurs (n=106)	1,9 %	6,6 %	8,5 %	7,5 %	75,5 %
Spectateurs (n=63)	0 %	1,6 %	6,3 %	7,9 %	84,1 %
Enquêter, recueillir ou préparer des informations pour la résolution d'un problème ou d'une cause					
Sauveteurs (n=96)	11,5 %	8,3 %	8,3 %	2,1 %	69,8 %
Non-sauveteurs (n=104)	3,8 %	3,8 %	11,5 %	5,8 %	75,5 %
Spectateurs (n=63)	4,8 %	0 %	11,1 %	4,8 %	79,4 %
Donner de l'argent ou des biens pour une cause					
Sauveteurs (n=97)	16,5 %	14,4 %	22,7 %	6,2 %	40,2 %
Non-sauveteurs (n=106)	16 %	14,2 %	37,7 %	4,7 %	27,4 %
Spectateurs (n=63)	17,5 %	14,3 %	39,7 %	7,9 %	20,6 %

On voit que l'éthique d'aide se poursuit davantage que chez les spectateurs ou non-sauveteurs.

Mais c'est l'extensivité le facteur le plus important

De cette étude et des réflexions sociologiques, psychologiques, biologiques et philosophiques qui ont suivies avec d'autres chercheurs (dans *Embrassing others*, 1992), les Oliner en déduisent que nos environnements sociaux (pas que le cocon familial) devraient permettre de développer l'extensivité, qui se décompose en deux concepts, **l'attachement et l'inclusivité**.

L'attachement, pris seul, est assez répandu : nous savons généralement éprouver de l'attachement vis-à-vis de nos proches, de nos amis, de notre famille et de personnes similaires à nous de par leurs professions, leurs opinions ou leur groupe. Mais s'il n'est pas modéré par l'inclusivité, qui est le fait d'être apte à inclure des personnes très différentes dans nos attachements, alors très rapidement des formes d'ethnocentrisme peuvent prendre le dessus : notre éthique d'aide et de responsabilité peut se suspendre si l'autre est différent, l'autre peut être vu comme membre d'un exogroupe, en ennemi, sous prétexte de cette petite différence qui d'ailleurs n'est pas forcément

que d'ordre ethnique, mais peut concerner une opinion différente, un parti pris différent. L'attachement accolé à l'**exclusion** de groupes un peu différents donne donc les prémisses de l'ethnocentrisme, ou du moins le détachement de son éthique à ce groupe exclu (par exemple dans la décision de soutenir uniquement son groupe et non l'autre, même s'il affronte la même adversité).

Il peut y avoir aussi des postures **détachées et inclusives** : le détachement est une propension à éviter d'avoir des relations engagées et responsables avec les personnes, à rester distante et séparée. Ce détachement n'implique pas nécessairement de l'ethnocentrisme ou une déshumanisation de l'autre, mais le détaché ne va pas s'impliquer avec les autres, par exemple en n'étant pas avec sa famille et en refusant de participer à ses diverses obligations positives comme négatives. À l'extrême de cette posture, autrui est perçu comme sans valeur ni sens ; la personne détachée peut être néanmoins inclusive, et se battre pour aider autrui mais d'une façon n'impliquant aucune relation. Cependant, étant donné l'ab-

sence d'attachement, il peut y avoir des dérives cruelles en terme empathique, comme le rejet des proches au nom de « la cause ».

Quant au **détachement et l'exclusion** cumulée, il est une déconnexion assez totale avec le monde humain, car il exclut toute relation, lien réel réciproque, respectueux : ce n'est qu'une relation d'exploitation égoïste ou narcissique lorsqu'il y a un « lien » avec une personne. Je pense que l'[autobiographie d'Eliott Rodgers](#) montre particulièrement bien ce cas : il aimerait des relations amicales et amoureuses, mais ne fait jamais l'effort vers l'autre pour le respecter, l'écouter, se connecter à lui, pensant que l'autre va l'aimer parce qu'il est bien habillé ou a une coupe de cheveux particulière. Il ne sait pas s'attacher et attend que l'attachement vienne de l'autre à lui, automatiquement, sans relation. Il rejette l'inclusion en hiérarchisant les personnes, en les étiquetant, en préjugant de leurs intentions, en voyant leurs activités comme des offenses (par exemple un couple inconnu s'embrassant est interprété comme une attaque personnelle contre lui, c'est son narcissisme très exacerbé

qui l'empêche de voir que les personnes ont une vie indépendante de lui). Il n'aime que des personnes extrêmement semblables à lui (par ses activités ou parce qu'ils sont célibataires comme lui) et uniquement parce qu'ils sont à son service (parce qu'ils l'écoutent par exemple), mais dès lors qu'ils expriment un peu d'indépendance (exprimer leurs désaccords avec ses idées ouvertement fascistes par exemple) ils les voient comme des traîtres. Pour ce cas précis, les psychologues pensent que l'éducation « enfant roi » (avec notamment aucun apprentissage de la tolérance à la frustration, le parent étant serviteur de l'enfant et par là même ne lui apprenant pas la vie réelle, avec ses limites) a été un déterminant important de son narcissisme. Les psychologues rappellent que l'inverse, une éducation extrêmement autoritaire, mène aussi vers des problématiques de détachement et d'exclusion des autres (autrement dit, à des personnes assez en accord avec des idées autoritaires ; Rodgers préconisait tout de même de mettre toutes les femmes en camp de concentration et d'interdire la sexualité en général).

[PA5] Un monde plus responsable

Selon les Oliner, la caractéristique principale que nous avons à développer et à favoriser dans nos environnements sociaux pour voir émerger un monde plus altruiste est l'extensivité (tant dans sa caractéristique **attachement** qu'**inclusivité**, les deux se modérant positivement).

En introduction à ce dossier, je disais que les Oliner faisaient le parallèle entre ce besoin de plus d'extensivité dans nos environnements sociaux et les problématiques écologiques. Cette connexion de sujet peut ne pas paraître évidente ; les chercheurs l'expliquent principalement par la notion d'interdépendance qui est liée à l'extensivité : quand un individu est altruiste, il se sent responsable, car il sait que son action peut avoir un effet, et il sait que toutes les personnes dépendent les unes des autres, c'est pourquoi tous les actes comptent dont les plus petits qui ont leur importance. L'altruiste voit le monde sous forme de relations possibles et non d'exploitations possibles,

il est en relation avec l'autre et cela lui plaît en soi, il n'a pas besoin de le posséder ou d'en tirer un profit personnel. Être en relation, devient un mode de vie qui apporte du sens et du bien-être, davantage que la possession et l'exploitation. Or c'est cette inclination de vouloir posséder toujours plus, d'exploiter toujours plus, de dominer toujours plus, qui bloque totalement des initiatives écologiques de grande envergure : tant qu'il n'y a pas ce plaisir à la relation sans exploitation ni ce besoin de possession, il ne peut émerger cette envie de préservation à long terme de l'environnement et de ses acteurs. La personne qui ne voit que le monde au travers de ses possibles exploitations et possessions, ne voit la vie réduite qu'à sa propre vie, clôturé par son petit cercle perceptif, donc avec un champ de vision très faible qui ne balaye que le court terme.

La seule préservation souhaitée dans la posture « détachement » ou/et « exclusion » est celle des « possessions » accumulées à soi, comme dans un musée personnel égocentrique de choses inertes, mortes, sans relations si ce n'est qu'on se l'attribue, confondant le

« à moi » avec le « moi ». Pour les altruistes, la relation, la vie que cela génère, n'a pas besoin d'être possédée, mais juste d'être vécue, on « est », sans besoin d'avoir pour être ; parce que la relation est plus importante, il y a décentration de son unique point de vue : les altruistes veulent que la vie continue en général, d'une façon heureuse.

Mais prenons un exemple concret et actuel ; bien avant de commencer mes lectures sur la personnalité altruiste, je suis tombée par hasard sur un article assez sidérant :

« [*Douglas Rushkoff est un écrivain, journaliste, chroniqueur, conférencier, graphiste et documentariste américain, spécialiste de la société de l'information*] L'année dernière, j'ai été invité à donner une conférence dans un complexe hôtelier d'hyper-luxe face à ce que je pensais être un groupe d'une centaine de banquiers spécialisés dans l'investissement. On ne m'avait jamais proposé une somme aussi importante pour une intervention – presque la moitié de mon salaire annuel de professeur – et délivrer mes visions sur “l'avenir de la

technologie”. [...]

À mon arrivée, on m’a accompagné dans ce que j’ai cru n’être qu’une vulgaire salle technique. Mais alors que je m’attendais à ce que l’on me branche un microphone ou à ce que l’on m’amène sur scène, on m’a simplement invité à m’asseoir à une grande table de réunion, pendant que mon public faisait son entrée : cinq gars ultra-riches – oui, uniquement des hommes – tous issus des plus hautes sphères de la finance internationale. Dès nos premiers échanges, j’ai réalisé qu’ils n’étaient pas là pour le topo que je leur avais préparé sur le futur de la technologie. Ils étaient venus avec leurs propres questions.

Ça a d’abord commencé de manière anodine. Ethereum ou Bitcoin ? L’informatique quantique est-elle une réalité ? Lentement mais sûrement, ils m’ont amené vers le véritable sujet de leurs préoccupations.

[...] Enfin, le PDG d’une société de courtage s’est inquiété, après avoir mentionné le bunker sous-terrain dont il achevait la

construction : “Comment puis-je conserver le contrôle de mes forces de sécurité, après l’Événement ?”

L’Événement. Un euphémisme qu’ils employaient pour évoquer l’effondrement environnemental, les troubles sociaux, l’explosion nucléaire, le nouveau virus impossible à endiguer ou encore l’attaque informatique d’un Mr Robot qui ferait à lui seul planter tout le système.

Cette question allait nous occuper durant toute l’heure restante. Ils avaient conscience que des gardes armés seraient nécessaires pour protéger leurs murs des foules en colère. Mais comment payer ces gardes, le jour où l’argent n’aurait plus de valeur ? Et comment les empêcher de se choisir un nouveau leader ? Ces milliardaires envisageaient d’enfermer leurs stocks de nourriture derrière des portes blindées aux serrures cryptées, dont eux seuls détiendraient les codes. D’équiper chaque garde d’un collier disciplinaire, comme garantie de leur survie. Ou encore, si la technologie le permettait à temps, de construire des robots qui serviraient à la

fois de gardes et de force de travail.

C'est là que ça m'a frappé. Pour ces messieurs, notre discussion portait bien sur le futur de la technologie. Inspirés par le projet de colonisation de la planète Mars d'Elon Musk, les tentatives d'inversion du processus du vieillissement de Peter Thiel, ou encore les expériences de Sam Altman et Ray de Kurzweil qui ambitionnent de télécharger leurs esprits dans de super-ordinateurs, ils se préparaient à un avenir numérique qui avait moins à voir avec l'idée de construire un monde meilleur que de transcender la condition humaine et de se préserver de dangers aussi réels qu'immédiats, comme le changement climatique, la montée des océans, les migrations de masse, les pandémies planétaires, les paniques identitaires et l'épuisement des ressources. Pour eux, le futur de la technologie se résumait à une seule finalité : fuir. [...]

Quand ces responsables de fonds d'investissement m'ont interrogé sur la meilleure manière de maintenir leur autorité sur leurs forces de sécurité "après l'Événe-

ment”, je leur ai suggéré de traiter leurs employés du mieux possible, dès maintenant. De se comporter avec eux comme s’il s’agissait des membres de leur propre famille. Et que plus ils insuffleraient cette éthique inclusive à leur pratiques commerciales, à la gestion de leurs chaînes d’approvisionnement, au développement durable et à la répartition des richesses, moins il y aurait de chances que “l’Événement” se produise. Qu’ils auraient tout intérêt à employer cette magie technologique au service d’enjeux, certes moins romantiques, mais plus collectifs, dès aujourd’hui.

Mon optimisme les a fait sourire, mais pas au point de les convaincre. Éviter la catastrophe ne les intéressait finalement pas, persuadés qu’ils sont que nous sommes déjà trop engagés dans cette direction. Malgré le pouvoir que leur confèrent leurs immenses fortunes, ils ne veulent pas croire en leur propre capacité d’infléchir sur le cours des événements. Ils achètent les scénarios les plus sombres et misent sur leur argent et la technologie pour s’en prému-

nir – surtout s'ils peuvent disposer d'un siège dans la prochaine fusée pour Mars [...]

Être humain ne se définit pas dans notre capacité à fuir ou à survivre individuellement. C'est un sport d'équipe. Quel que soit notre futur, il se produira ensemble. »

<https://laspirale.org/texte-575-douglas-rushkoff-de-la-survie-des-plus-riches.html>

La première idée qui m'ait passé par la tête est d'être outrée d'un tel égoïsme ; mais en réfléchissant mieux, ce comportement ne l'était pas vraiment, car une personne pensant prioritairement à son intérêt se serait activée pour éviter des drames (sociaux ou écologiques) qui pourraient la toucher, ne serait-ce que pour vivre « libre » et non pas dans un bunker avec la menace d'être attaqué... Même une personne extrêmement narcissique aurait pu voir dans cette situation de crise une opportunité pour son ego, en se faisant « sauveur de monde ».

Ce n'était pas de l'égoïsme ni du narcissisme, et c'est en me penchant sur cette étude sur l'altruisme que

j'ai compris qu'en fait ces personnes sont en quelque sorte, des « spectateurs ». Ni égoïstes, ni narcissiques, ni égocentriques, ni idiots, mais spectateurs : leur absence manifeste de responsabilité ou de vouloir en prendre, ne serait-ce que pour sauver *réellement* leur peau (c'est-à-dire en conservant leur liberté dans un environnement préservé, non dangereux pour leur vie) alors qu'ils ont les moyens et les statuts de pouvoir qui leur confèrent beaucoup plus de possibilités que la majorité d'entre nous, correspond totalement à ce qu'on voit chez les spectateurs dans l'étude des Oliner. Excepté qu'ici, il n'ont pas sur le dos un contexte d'oppression, ne vivent pas dans un climat de guerre stressant, ni ne vivent dans de mauvaises conditions, mais disposent de pouvoirs dont peu d'individus peuvent se targuer.

Cependant, toutes leurs questions et l'irresponsabilité qu'elles portent, montrent que leur motivation principale face aux futures catastrophes se réduit à s'accommoder tant bien que mal en fuyant. Leur pouvoir sur la société et la responsabilité qui en découle, qui pourrait vraiment leur apporter en félicitations,

en joie populaire, en avantages assez directs, est ignorée, préférant lui substituer une culpabilité de leur inaction car ils ont décrété qu'il ne leur était pas possible de faire quoi que ce soit.

On voit d'ailleurs que l'auteur a intuitivement saisi ce problème de l'extensivité, en leur proposant d'imaginer que les employés soient à soigner comme des membres leur famille, il essaye là d'étendre des attachements plus accessibles, d'ouvrir à l'inclusivité d'autres groupes. Mais il semble qu'on est à un autre niveau de non-extensivité chez ces individus : si effectivement il semble assez net qu'ils ont un problème d'inclusion (ils englobent les non -ultra-riches comme leurs potentiels futurs ennemis) sans doute liés à leurs actes non-inclusifs passés (en faisant du profit sans redistribution équitable, en les exploitant, en ne tissant aucune relation réciproque avec eux), il y a un fatalisme de spectateur qui prend des proportions énormes, au point d'envisager comme seule solution la fuite vers d'autres planètes ou le développement d'armée de robots pour les protéger. Ils comptent plus sur un développement technologique

très complexe et coûteux pour sauver leur peau que sur **leurs propres capacités** à réparer les dégâts ou fautes sociales qu'ils auraient pu commettre. Cela ne semble pas être de la malveillance ou de l'égoïsme, c'est signe d'une incapacité à se relier en tant que personne responsable à l'autre, au monde. On est là face à une sorte de déficience, certes ahurissante, à œuvrer socialement en tant que personne responsable, davantage qu'à un élan maléfique.

En fait, plutôt que de ressembler aux « spectateurs » étudiés par les Oliner, ils ressemblent bien plus à ces autres spectateurs, qu'on pourrait plus classer comme « obéissants » qu'on trouve dans les témoignages de Stangl (et Stangl lui-même) : ces officiers et personnes soumis aux ordres nazis qui se désolaient des camps, trouvaient cela horrifiant, mais qui disaient « qu'est ce qu'on aurait pu faire ? C'était impossible de faire autrement ». Ce faisant, ils continuaient à participer avec zèle au bon fonctionnement du système nazi, dans des postes à haute responsabilité. Ils leur étaient non seulement impossibles de penser à leurs pouvoirs de « changement » (ne serait-ce qu'en

travaillant moins bien), mais en plus il y avait une déconnexion totale entre leurs actes et leur conscience. Seulement la comparaison s'arrête là, parce que les individus dont parle Douglas ne sont pas dans un système autoritaire, sous ordres ; au contraire il semble que ce soit eux qui les donnent, les ordres, et qui contribuent à maintenir le système social et économique. Ils ne croient pas de menace réelle pour leur vie, ils ne voient pas de morts, il n'y a pas de guerre. Ils ont des moyens, et la liberté de les mettre en œuvre. Ainsi, ce n'est pas un mur qui se dresse devant eux et les empêchant d'agir pour éviter « l'Événement, », mais un gouffre, dont le vide n'est autre que l'absence de conscience.

Il est tout de même assez paradoxal que nous ayons des « spectateurs » au pouvoir et que nous les laissions avoir plus de ressources que les autres alors qu'ils n'en font rien pour améliorer la situation.

Voilà pourquoi il est important de développer l'extensivité. Non pas à titre individuel, même si évidemment il serait préférable pour tout le monde que ces individus le soient, ainsi qu'un maximum de per-

sonne, mais à titre structurel. Ce sont nos structures, nos systèmes qui doivent l'être dans leur mécanisme.

À titre personnel, je pense qu'actuellement, avec nos structures, que des personnes extensives ne voudraient même pas grimper cette échelle sociale, étant donné leur peu d'intérêt à l'exploitation et à la possession. Ce sont nos structures qui permettent que ces profils spectateurs-égoïstes s'accaparent toutes les ressources, le pouvoir. De plus, leur manque d'inclusivité et d'attachement ne les amènent pas à engager ces gains dans la construction de liens meilleurs, que ce soit entre humains ou avec tout ce qui compose la planète.

On ne peut pas compter sur le hasard pour que quelques personnes extensives, responsables, acceptent de jouer le jeu de la compétition humaine, tout en restant intègres malgré ces étapes nécessitant d'exploiter autrui, et changent toutes les modalités de ce jeu une fois qu'elles sont arrivées tout en haut de l'échelle. Je ne pense pas qu'on puisse rester intègre si on doit quotidiennement réaliser des actes s'opposant à notre éthique et brisant peu à peu les liens que

nous avons avec autrui.

Ce sont les environnements sociaux qui devraient être conçus pour nourrir, valoriser, développer l'extensivité ; cela n'est pas possible si leur mode d'organisation est compétitif, injuste, autoritaire, qu'il est vertical, qu'il n'incite pas à la responsabilité en ne laissant aucune autonomie aux personnes. Comment peut-on envisager de la responsabilité chez les personnes si toutes leurs vies on les prive de leur autonomie, de leurs initiatives portées vers des changements profonds ? Le problème du manque d'extensivité est tant chez ces « spectateurs » aux grands pouvoirs que dans notre accommodation (et donc validation) à des structures valorisant cette attitude de spectateur pour les postes à pouvoir, notre accommodation à toutes sortes de conditions et d'actes nuisibles. Au fond les graines de l'effet spectateur se nichent à tous les niveaux de notre société, se cachent même parfois dans cette activité forcenée... à maintenir tout exactement à la même place.

Ainsi, développer l'extensivité demande de tout reconstruire.

8 processus sociaux à favoriser dans l'organisation de nos environnements sociaux

Les Oliner exposent 8 processus sociaux qu'il faudrait favoriser dans l'organisation de nos environnements sociaux, processus qui sont **principalement « non-rationnels » selon les chercheurs** et s'influencent mutuellement. La rationalité est un processus parmi d'autres qui a son rôle à jouer, mais l'extensivité repose sur des mécanismes tout autres.

4 d'entre-eux participent à des comportements de soin à autrui :

- créer des liens
- empathie
- normes de soins à autrui
- participer à des comportements de soins

Et ces 4 autres-là participent à créer des liens inclusifs et à former des connexions globales :

- diversifier les liens et connexions
- mise en réseau
- stratégies de résolution de problèmes

- connexions globales

Les exemples que je donnerais sont ceux que j'ai trouvés, non ceux des chercheurs ; il pourrait également y en avoir bien d'autres, dans d'autres secteurs.

⇒ **créer des liens**

Se lier signifie créer des attaches émotionnelles durables avec des personnes et des lieux : les personnes se sentent liées, affiliées, identifiées avec l'environnement de vie (social ou non) ; si cet environnement se transforme, disparaît, il reste néanmoins vivant dans le monde intérieur des personnes. L'égoïsme et les besoins excessifs (vouloir toujours plus, que ce soit argent, possessions, statuts... Bowlby 1969 ; Rutter 1979 ; Shengold 1989) sont associés à un manque de ces liens durant l'enfance. Ce lien peut se faire hors du domaine familial, comme à l'école, ou au travail...

Les environnements à liens humains ont pour caractéristiques d'être stimulants, d'offrir suffisamment de confort, d'opportunités de jeu, et procurent un sentiment de sécurité (psychologique et physique) ; il fa-

vorisent l'autonomie, point essentiel pour le développement de l'altruisme. Ces environnements à liens humains favorisent le développement d'une identité connectée : les personnes ont une identité autonome, personnelle, tout en étant connectées aux autres. Autrement dit, les personnes arrivent à rester elles-mêmes en collectivité, tout en ayant une bonne inclusion dans le groupe : ni soumises au groupe, ni détachées de celui-ci.



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(2/17) Mes 4e adorés ont un emploi du temps assez chargé, et leur seule respiration relative, c'est le lundi matin, puisqu'ils ne commencent qu'à 10h. De mon côté, j'ai une classe de 6e différente de 8h à 10h ce jour là.

1 23 199



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(3/17) J'ai eu l'idée de proposer aux 4e, sur la base du volontariat, et avec la perspective de gagner des points, de s'engager à devenir des tuteurs des 6e le lundi matin de 8h à 10h afin qu'ils puissent m'assister pendant ces heures là.

3 40 279



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(4/17) L'objectif étant, pour les 4e, de découvrir le plaisir de transmettre ; de prendre confiance en leurs propres capacités de connaissance de savoirs accumulés depuis la 6e ; d'essayer de se mettre à la place d'un encadrant plus que d'être l'encadré.

1 31 386



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(5/17) Pour les 6e, d'avoir des élèves auprès desquels ils peuvent s'identifier (pour eux, un.e 4e, c'est un.e "grand.e" ; d'affiner leur encadrement selon leur profil (je répartir les tâches des 4e, qui peuvent parfois travailler avec 1 groupe d'élèves, d'autres avec 1 seul.e).

7 28 247



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(6/17) Je n'avais aucune idée du nombre d'élèves de 4e qui s'engageraient pendant de nombreuses semaines sur ce projet avec l'horaire contraignant. J'en espérais quelques uns, autour de 4-5, ce qui aurait déjà été encourageant.

1 23 209



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(7/17) Au final, pas moins de 16 élèves se sont engagés dans ce tutorat (j'en ai gardé 14 pour ce second trimestre) ! Et leur travail et engagement son tout bonnement remarquables, et ravissent les 6e qui se dépassent à leurs côtés.

3 31 413



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(8/17) La semaine dernière, ils ont par exemple aidé des 6e en groupes de 4 pour adapter le récit mythologique qu'ils avaient créé en pièce de théâtre ; en deuxième heure, ils les ont encadré un peu plus individuellement sur une séance de vocabulaire.

1 23 260



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(9/17) La semaine prochaine, ils m'ont assisté dans une pré-corrrection de copies puis aidé leurs petits camarades dans une leçon de grammaire. Je précise que ma salle est extrêmement spacieuse, c'est une chance absolue !

4 20 278



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(10/17) Le premier petit bilan, c'est que beaucoup de 4e reprennent drastiquement confiance en eux et prennent conscience des contraintes inhérentes au métier de prof (et oui, les 6e, ils/elles parlent fort ! ^^).

2 26 409



Matthieu Barbarin @MattBarbarin · 19 janv.

(11/17) Tandis que beaucoup de 6e, dont certains en difficultés marquées, se dépassent davantage en entendant un autre discours que le mien et en se projetant davantage dans leur future scolarité au collège.

2 25 308

 **Matthieu Barbarin** @MattBarbarin · 19 janv. ▼
 (12/17) De mon côté, c'est un luxe : je joue le chef d'orchestre pour bien veiller que tout se déroule bien, peux m'occuper un peu plus longuement de certain.e.s élèves concernant des difficultés vraiment lourdes.
 1 22 283

 **Matthieu Barbarin** @MattBarbarin · 19 janv. ▼
 (13/17) Evidemment, je reprends tout ça lors de mes séances un peu plus classiques, lorsqu'on est en classe entière (la mise en commun), et la qualité de concentration lors de ces cours là a également bien augmenté.
 1 23 235

 **Matthieu Barbarin** @MattBarbarin · 19 janv. ▼
 (14/17) Au passage, je précise que je travaille de plus en plus rarement en classe entière pour privilégier des séances sous formes d'ateliers durant lesquels les élèves sont plus autonomes et créatifs. La mise en commun sert à coordonner et valider leurs connaissances.
 3 29 321

 **Matthieu Barbarin** @MattBarbarin · 19 janv. ▼
 (15/17) Cela demande un travail assez harassant, mais les résultats obtenus sont formidables. Les élèves assis pendant des heures, passivement, lors des heures de classe à écouter le grand manitou, ce n'est plus possible à mon sens.
 7 110 691

 **Matthieu Barbarin** @MattBarbarin · 19 janv. ▼
 (16/17) Quand on prend la peine de les mettre au centre de leurs apprentissages, les élèves sont enthousiastes, apprennent à se connaître et gagnent en maturité. J'ai été en non-REP, REP ou REP+, et j'ai fait le même constat partout.
 2 54 428

 **Matthieu Barbarin** @MattBarbarin · 19 janv. ▼
 (17/17) Alors le discours de la sinistrose entendu dans les journaux, ds les salles de profs, sur la baisse du niveau des élèves ou la crise d'autorité, laissez-moi en rire grassement. Bougez vos méthodes de 1965, et intéressez-vous à eux. La distance ne fait pas l'autorité.
 106 762 2,6 k

Par exemple, au dessus ce professeur a eut l'idée de faire rencontrer ces classes de différents niveaux, les grands aidant les plus petits : les plus petits se sont sentis fiers d'être les sujets de l'attention des grands,

les grands retrouvent de la confiance en eux parce qu'on leur confie une responsabilité d'aider, et cela leur permet aussi de prendre connaissance du chemin qu'ils ont parcouru par constates avec les plus petits. De plus apprendre par des pairs ou faire apprendre ses connaissances renforcent celles-ci, leur donnent du sens ne serait-ce que parce qu'elles sont utilisées *via* un lien social.

⇒**l'empathie**

L'empathie signifie comprendre les pensées et les sentiments des autres, les ressentir avec eux. L'empathie est développée par l'expérience : avoir l'expérience de clarifier ses propres valeurs et ses sentiments ; avoir l'occasion de prendre le point de vue d'autrui (*via* le jeu de rôle, en interprétant les sentiments et pensées d'un autre). Bien évidemment cette prise de perspective peut malheureusement permettre de servir des fins égoïstes : les chercheurs rappellent que cela conduit plus souvent à davantage de prosociabilité, y compris quand ce jeu de rôle a été amorcé par des fins égoïstes, les personnes peuvent néanmoins changer et développer de vraies préoccupations empa-

thiques au passage.

La photo provient du programme de littérature de Q2L : [IOP self on the stand](#)

Par exemple, l'école *Quest to learn* (dont nous avons expliqué les principes [ici](#) et [là](#)) a un programme de littérature qui repose sur l'empathie avec les personnages étudiés dans le roman ; cela est couplé avec des séquences de théâtre, ainsi que des composantes créatives (imaginer des alternatives à l'histoire). Je livrerai la traduction bientôt, en attendant voici la version anglaise : [IOP self on the stand](#)

⇒ **les normes de soin à autrui**

Les normes de soin, une fois intégrées, sont en quelque sorte un système d'autosurveillance ; elle sont transmises implicitement et explicitement par les environnements sociaux, et sont vraiment intégrées lorsque les autorités de ces environnements sociaux obéissent à des modèles de bienveillance réelle.

Il peut s'agir par exemple de toutes les normes de politesse ; elles peuvent être transmises de façon véritablement sociale et altruiste (on explique à l'enfant

que dire « merci », c'est montrer sa gratitude à l'autre, donc partager du bonheur ; que dire « bonjour », c'est reconnaître et apprécier la présence de l'autre, lui souhaiter le meilleur) ; comme toute norme, elle perd totalement en valeur si son sens social profond n'est pas transmis (c'est-à-dire avec les vrais sentiments accolés), n'est qu'une injonction, un ordre auquel obéir et que ceux qui veulent son application ne sont pas un modèle du respect de ces normes, font l'inverse, voire ont des attitudes paradoxales (dire bonjour avec haine, remercier à quelqu'un avec un ton et des expressions moqueuses...).

⇒ **la participation au soin à autrui**

Certains chercheurs pensent que l'intériorisation des normes altruistes produit des actes altruistes, mais d'autres recherches (notamment dans le champ de l'engagement psychologique) montrent le contraire : l'acte altruiste ferait développer la norme susdite.

Quoi qu'il en soit, au-delà de la norme, la responsabilité quant au fait d'initier des actes est plus susceptible de se produire lorsque les individus sont encou-

ragés à y réfléchir eux-mêmes, et à agir avec autonomie. C'est par exemple ce qui se produit lorsque ce sont à la fois les parents, les élèves et les enseignants qui créent les règles ; lorsque ce sont les employés ou ouvriers qui définissent eux-mêmes les règles liées à la qualité du travail, et tout ce qui concerne des initiatives à responsabilité sociale (pour l'écologie ou pour des problématiques sociales). Cela crée des communautés bienveillantes, mais encore faut-il lier ces communautés à la société dans son ensemble, *via* d'autres attachements inclusifs, notamment par le processus de diversification.

Des structures qui privilégient l'autonomie favorisent aussi l'altruisme par rebond ; l'entreprise FAVI a supprimé toutes ces instances de contrôle des ouvriers (pointeuse, verrous sur les stocks, normes de production, suppression des postes de surveillance...) et tous ont les informations sur l'état de l'entreprise, ils prennent tous part aux grandes décisions, y compris en temps de crise. Résultat, une personne faisant du ménage, s'est occupée un soir d'un client qui était arrivé trop tôt, en s'organisant et en passant des coups

de fil pour son hôtel ; alors que c'était la crise, plutôt que de renvoyer des intérimaires, les employés ont décidé de baisser provisoirement leur salaire pour permettre à leurs camarades de conserver leur poste. L'entraide émerge seulement si les personnes peuvent être autonomes, responsables.

⇒ **Diversification**

La diversification consiste à faire en sorte que des personnes qui habituellement n'interagissent pas entre elles puissent le faire, avec des relations significatives. Il s'agit de mélanger des populations, non pas juste en « voisinage », mais afin qu'elles puissent vivre réellement ensemble. Pour que cela fonctionne, les personnes doivent à la fois se percevoir comme semblables grâce à des conditions favorables via la réduction de stéréotypes négatifs et l'augmentation d'interaction positives, et à la fois se concevoir de manière distincte les unes des autres : **les individus doivent apprendre à apprécier les autres dans leur spécificité, dans leur singularité.**

Cette diversification ne concerne pas que le mélange

d'êtres humains, mais permet aussi d'apprendre et de vivre des expériences significantes, « liantes » avec le monde non-humain : les animaux, les végétaux... Ces expériences doivent mettre l'accent sur la relation et non l'exploitation.

Par exemple, nous avons eu la chance à Belfort lors de la 5D non seulement d'animer un atelier sur l'éducation ([qu'on a résumé ici](#)), mais aussi de participer à l'événement dans d'autres ateliers. On se réunissait autour d'un sujet et tous tentaient d'y réfléchir, d'y apporter des solutions, des alternatives, de faire preuve de créativité. Les réponses étaient denses, sur plein de facettes et points de vue différents, car il y avait une forte diversité : il y avait des étudiants, des chômeurs, des entrepreneurs, des professeurs, des employés, des cadres supérieurs, des jeunes, des moins jeunes... En se focalisant tous sur une question, chacun apportait une expérience radicalement différente, non seulement le sujet et ses difficultés apparaissaient bien plus clairement, mais les idées de solutions, d'alternatives étaient plus vastes. Automatiquement, l'entraide a émergé, chacun se conseillant

mutuellement, et les liens se faisant en quelques minutes seulement. J'ai pu aussi observer ces bienfaits de la forte diversification dans une formation sur le handicap, où toutes les personnes concernées par ce handicap de près ou de loin étaient présentes (professeurs, AVS, ATSEM, directeur et employé de CMPP, parents...) : les discussions sont beaucoup plus riches, réalistes, et l'expérience très singulière de chacun mène directement à l'entraide. Ces exemples, parce qu'ils sont liés à un « but », concernent aussi le point suivant.

⇒ **la mise en réseau (networking)**

Il s'agit de coopérer avec d'autres dans la poursuite d'objectif commun. La mise en réseau élargit les possibilités de coopération et crée des coalitions entre divers groupes. La poursuite d'un objectif commun est essentiel pour lier les personnes, augmenter l'empathie.

Mais pour coopérer, **il faut percevoir l'autre comme faisant partie de la solution plutôt que du problème** ; d'où l'importance de développer des stra-

tégies communes de résolution de problèmes.

Par exemple, à *Quest to learn*, les élèves ont investigué sur les causes du harcèlement, puis ont monté une opération concernant l'école entière (le but était d'établir le pacte ci-dessus pour n'être jamais un spectateur passif face au harcèlement). Régulièrement, les élèves vont enseigner aux écoles maternelles à proximité, ou encore créent des opérations concernant la ville.

⇒ **résolution de problèmes**

La résolution de problème nécessite de se concentrer sur des objectifs communs et sur des résultats positifs communs, d'utiliser des compétences en matière de négociation et de résolution de conflits, de trouver des solutions rationnelles sur la base de preuves logiques et empiriques. L'altruisme nécessite de comparer, organiser les informations et de construire des concepts, de développer des capacités à raisonner applicables aux problèmes de société.

Toujours à *Quest to learn*, les enseignants ont développé un jeu « *socratic smackdown* » (image au dessus)

pour apprendre à débattre sans conflit, avec une argumentation rationnelle ; ils ont des méthodes d'investigation systémique ; on pourrait aussi citer les méthodes de communication non violente, qui dans une certaine mesure, donne de bons outils pour la gestion de conflit. Ces compétences et outils lient souvent à la fois intelligence au sens stéréotypé du terme (logique, raisonnement...) et intelligence sociale (prendre soin de l'autre, savoir gérer son ego, voir l'interdépendance des facteurs et causes, savoir s'abstenir de juger pour mieux comprendre, comprendre ses émotions et celle des autres...). Ces deux intelligences sont ici indissociables. Voici le jeu au complet : [IOP PrintPlay SocraticSmackdown v1](#)

⇒ **former des connexions globales**

Il s'agit d'établir des liens globaux à l'*ici et maintenant*, à la nature globale de la vie, d'être en mesure de saisir l'interdépendance de tous les éléments, et que ceci forme un tout ; ainsi en conséquence, les personnes comprennent que de petits comportements, qu'ils soient altruistes ou destructeurs, ont des effets en « cascade ». Cet altruisme demande un cer-

tain empowerment, et aide l'individu lui-même, et pour réussir l'aide doit réussir à préserver la dignité et l'autonomie de l'aidé : cela ne doit pas se réduire à une forme de la charité consistant à se hisser au-dessus de l'autre ou ni se réduire à une bonne action consistant uniquement à soulager sa conscience.

Encore une fois, l'exemple très concret de *Quest to learn* développe d'excellents programmes sur la pensée systémique (c'est un exemple de ce qu'ils produisent au-dessus) ; l'aide humanitaire aussi nécessite une pensée systémique, une forte information sur les situations, nécessite d'écouter les personnes concernées par le problème et ne pas se supérioriser.

L'altruisme est une responsabilité et une protestation active

Les processus sociaux favorisant l'altruisme ne sont pas une tâche de développement personnel, un travail individuel, bien qu'on puisse évidemment se donner pour objectif de développer des liens plus profonds avec autrui par exemple ; mais cela est parfaitement improductif si par ailleurs on continue à suivre les règles d'un environnement social profes-

sionnel qui empêche d'avoir un échange bienveillant et honnête avec autrui, qu'il soit client, subordonné ou autre. Le seul moyen d'éviter l'incohérence ou le conflit mental, face à cette trahison de sa valeur personnelle altruiste, est de s'opposer à cette règle, de désobéir : c'est pour cela que d'autres chercheurs dans *Embrassing others*, rappellent que **le comportement altruiste est indissociable d'une forme de protestation**. On peut avoir un comportement altruiste qui ne nécessite pas de protestation, par exemple face à l'adversité, en sauvant une personne qui se noie par accident ; mais si c'est une autorité qui l'a lancée à l'eau, c'est forcément une remise en question de l'autorité, du système social qui autorise de noyer les gens. Aider devient donc un affront à ce système, affront qu'il faudra supporter (dans la résistance à la menace, et dans la volonté d'aller au-delà des dangers) et poursuivre à plus haute envergure ensuite.

Cet exemple peut paraître assez improbable alors voici un exemple concret où un acte altruisme est puni par les autorités, en temps de paix, et en démocratie :

« Article L622-1 Toute personne qui aura, par aide directe ou indirecte, facilité ou tenté de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irréguliers, d'un étranger en France sera punie d'un emprisonnement de cinq ans et d'une amende de 30 000 Euros. »

<https://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?idSectionTA=LEGISCTA000006147789&cidTexte=LEGITEXT000006070158&dateTexte=20090408>

Cette loi a été assouplie récemment, mais rien n'est vraiment très acquis. Des aidants passent encore devant un tribunal et doivent se battre pour ne pas être condamné d'avoir aidé ; des militants d'ONG se font harceler parce qu'ils aident autrui (l'ONU a du rappeler à l'ordre la France à ce sujet, ainsi que de faire respecter les droits de l'homme pour tous <https://news.un.org/fr/story/2018/04/1010321>) . On a là des dérives dangereuses, que d'être attaqué pour avoir aidé, et cela se produit parce que l'altruisme, implicitement, est une forme de protestation contre certains systèmes, notamment tous ceux

qui oppressent les aidés. Alors les « systèmes » s'en défendent, montrant leur immoralité encore plus vivement...

On est donc très rapidement, même avec un comportement de petite aide, face à une problématique systémique qui nous oppose à de plus ou moins grandes structures, privées ou publiques. L'aide peut être une protestation indirecte contre la structure qui a fait souffrir l'aidé ; et aider pour de bon implique une protestation qui va au-delà de la « réparation » des dégâts causés par cette structure, en appelant à une reconstruction plus humaine de cette structure, à une reconstruction extensive. Cela demande de construire de nouvelles structures (comme *Quest to learn*, par exemple), de construire des structures s'opposant à d'autres par leur modèle (l'exemple de *Buurtzorg*, entreprise de soins à domicile, qui s'est totalement construite en opposition de la déshumanisation du soin) ou de changer des structures déjà existantes de l'intérieur (comme Favi qui a mis plusieurs dizaines d'années à déconstruire le modèle hiérarchique et contrôlant, en supprimant tous les me-

tures, les instruments et postes de surveillance).

Cependant, ce n'est pas parce que le travail concerne les environnements sociaux, que les actes individuels seraient inutiles : au contraire, on voit dans les témoignages recueillis par les Oliner que l'élan individuel menait certains sauveteurs à se mettre à participer à de grandes opérations et organisations collectives de sauvetage ou de résistance. La responsabilité altruiste peut être un élan individuel, mais qui ne naît réellement que dans la connexion à d'autres, à des environnements et à des oppositions concrètes.

D'autres idées pour un monde plus responsable

⇒ **Faire connaître l'effet spectateur et apprendre à ne plus l'être**

C'est l'un des cheval de bataille d'Ervin Straub pour la bonne raison que dans tous les conflits violents (génocide, harcèlements, agressions, violence policière...), il y a une cible, un attaquant et des tiers spectateurs trop souvent passifs. Or, ce sont eux qui peuvent intervenir pour stopper l'escalade de vio-

lence. Ils ont plus de moyens, sont plus libres, moins aux prises avec la situation, donc ils ont plus de pouvoir pour l'arrêter. On aura peut-être l'occasion de reparler de son programme pour les tiers, contre les violences policières, mis en place par des institutions policières aux USA.

⇒ **Changer nos préjugés sur la force, l'héroïsme, la responsabilité, l'altruisme.**

Être « fort »... n'est pas être un bon soldat, si par force on entend « pouvoir d'action » et maîtrise de soi. Beaucoup d'éléments de nos cultures occidentales valorisent la destructivité obéissante : par exemple, l'aliénation viriliste qui ampute certains hommes de leurs compétences relationnelles pour en faire des outils soumis au travail ou pour en faire des armes en temps de guerre. Cela a pour conséquence de les frustrer en leur privant de relations sociales simples (amicales comme amoureuses) puisqu'on ne leur apprend pas l'attachement et l'inclusivité ; cette aliénation peut d'ailleurs être partagée par les femmes, en tant que cibles ou aliénées, ce virilisme étant structurellement très présent dans des organisa-

tions (*via* des normes de compétition, de hiérarchisation des individus, d'absence d'entraide, de moquerie et de dévalorisation de toute inclination bienveillante). Il n'y a là aucune force à être amputé d'une part de son humanité pour être au service et à l'image de stéréotypes. L'inclination ferme à la construction, à l'altruisme, à la désobéissance est aussi à considérer en tant que force à part entière.

L'héroïsme... n'est pas que destructif : il y a cette idée que la force et l'héroïsme ne pourraient qu'être destructeurs et violents, tel le guerrier soumis aux injonctions de la guerre qui verrait son allégeance à ceux qui le dominent comme une forme d'honneur. Or, on a ici vu que l'héroïsme peut être réparateur, et impliquer un degré de courage énorme. Une force peut être non-violente, mentale, aimante, sociale, altruiste, et viser la construction d'un meilleur environnement plutôt que l'unique destruction d'un ennemi.

L'altruisme n'est pas un pur sacrifice inaccessible au commun des mortels : l'altruisme on l'a vu, demande une forte flexibilité qui est à l'opposé du suivi

d'un dogme de pureté morale, du fait d'être un « saint ». Parfois, pour aider, il faut mentir, trahir, détourner, être dans l'illégalité, faire des actes parfois considérés comme contraire aux mœurs en temps de paix. Parfois, on y trouve un plaisir partagé avec les aidés, des amitiés, de la valorisation, de la passion pour l'activité, de la joie, ce n'est pas pour autant qu'on l'a fait pour ces « récompenses », c'est une conséquence heureuse plus qu'un calcul égoïste. Cependant, quand bien même l'altruisme serait calculé pour obtenir de la joie partagée avec les sauvés, cela serait-il pour autant moralement condamnable ? Cela devrait-il être rejeté car l'intention considéré comme impure car intéressée et calculatrice ? L'altruisme peut donc être simple, œuvre de personnes banales, avec de petits actes sans prétention. Il n'y a là rien d'inaccessible.

Le sentiment de responsabilité ne consiste pas à se sentir coupable, à se mettre sur le dos les fautes des autres ou encore à vouloir dominer les autres comme des pions afin d'éviter les erreurs et les fautes. On a tendance à en rester sur la définition ju-

ridique de la responsabilité, comme le fait de porter ses fautes ou celles de ceux dont on nous a confié la responsabilité. Ici les Oliner parlent d'une responsabilité non allégeante : les sauveteurs voient les difficultés dans l'environnement social, sans y tenir au préalable un statut particulier, et ils décident de passer à l'action pour régler ces difficultés. Ils endossent la situation, comme si c'était leur situation, comme s'ils étaient chargés de cette mission. Cette mission, ce sont leurs principes, leur empathie, ou leurs valeurs de groupe qui les en chargent. Ils n'agissent pas en responsable comme des « petits chefs » ordonnant, tentant de contrôler les autres comme des pions : c'est un travail de coopération, avec bien d'autres sphères, c'est un travail autonome qui peut changer du tout au tout au vu des circonstances. Ils n'agissent pas non plus en se soumettant et se sacrifiant aux sauvés, en s'infériorisant. La responsabilité consiste ici à se donner en quelque sorte un nouveau travail dans une situation (souvent secrètement mené), à engager ses compétences pour une nouvelle mission qui est raccord avec son éthique et qui s'oppose aux mécanismes de la situation qui nous choquent ; c'est

s'activer d'une façon dont on pense qu'elle est plus juste au regard de la vie humaine.

L'intellect, la raison, ne fait pas l'altruisme. Dans les études sur la personnalité autoritaire, Adorno et ses collaborateurs remarquaient déjà que le problème n'était en rien un manque de connaissances ou d'acquisition intellectuelles, que l'éducation, celle des années 50, n'aidait en rien à développer une personnalité ouverte, non soumise, altruiste, autonome (les profils F n'étaient pas moins intelligents et ni moins éduqués que les autres, ils l'ont vu en voyant leurs niveaux de diplômes et test de QI). Les Oliner confirment également que les motivations altruistes, bien qu'elles demandent de l'astuce dans l'action, de l'intelligence (par exemple être flexible dans ses stratégies, savoir résoudre des problèmes logistiques et organisationnels complexes), cela ne repose pas exclusivement sur l'intellect, celle-ci n'étant qu'une composante parmi d'autres. Plus globalement, nous pourrions dire que l'intelligence (celle définie par le QI) n'est pas suffisante à déterminer nos comportements dans un sens comme dans un autre. Les Oli-

ner disent que les motivations altruistes sont d'abord « irrationnelles » en ce sens que leur élan est très souvent d'ordre émotionnel, que ce soit empathique ou encore des émotions liés à la perception d'injustice (cependant, nous ne sommes pas d'accord avec ce terme d'irrationnel, nous pensons personnellement qu'il est justement irrationnel de nier ces émotions ou tenter de les supprimer, mais c'est juste un désaccord sur le mot employé). Ils rappellent également que nous avons une vision individualiste du héros qui intellectuellement aurait fait son chemin altruiste seul, avec ses compétences intellectuelles à lui : or les actes moraux naissent dans d'autres parcours, notamment beaucoup certains plus ancré dans la sociabilité, le collectif, l'émotionnel partagé. Les environnements sociaux, notamment l'école, n'apprennent pas ce pan « émotionnel » empathique et relationnel qui est pourtant la base de la sagesse tout autant que la raison théorique. On sait maintenant avec les dernières recherches en neuro (cf les travaux de Damasio) que des individus lésés cérébralement de leurs zones émotionnelles sont incapables de prendre des décisions : l'émotion travaille de concert avec les « hauts » pro-

cessus cognitifs de la raison, c'est un duo qui pour fonctionner doit danser ensemble, consciemment, et non pas s'opposer. Il ne faut pas confondre incapacité à réguler ses émotions (qui peut conduire à des impulsivités effectivement néfastes, comme tout casser quand on est un tout petit peu contrarié) et émotions tout court ; les émotions sont une force lorsqu'on sait les identifier, les comprendre, les interpréter correctement, les vivre (et pas tenter de s'en débarrasser au plus vite), les réguler.

Idem, des recherches sur le paradigme de Milgram (Lepage, 2017) montrent que l'obéissance destructive n'est pas du tout un laisser tombé de la raison, mais au contraire une activation de processus intellectuel dit « supérieurs », qui inhibent les émotions. **Cette pure intellectualisation permet ici de continuer à torturer une personne plutôt que de désobéir.** Autrement dit **nos processus « intelligents » les plus coûteux, élaborés (l'inhibition notamment), peuvent nous conduire à faire le pire ;** et inversement nos automatismes « bas », communs aux animaux, liés à l'émotion, peuvent nous conduire à des

réactions certes irréfléchies, mais altruistes. Il y a donc des visions élitistes de l'intelligence à déconstruire, tout en rétablissant le rôle des émotions dans nos considérations. L'école, mais aussi d'autres environnements sociaux, devraient veiller à prendre en compte les facettes « émotion », relationnelle, empathique qui sont tout aussi importantes ne serait-ce que pour mieux apprendre, pour s'émanciper, pour être plus autonome. Carl Rogers donne aussi une analyse très instructive du « comment apprendre » : il est impossible d'intégrer des nouvelles connaissances s'il y a une insécurité émotionnelle liée à cette connaissance, car les nouveaux savoirs détruisent souvent les anciens, l'individu doit se sentir en sécurité émotionnelle pour accepter de vivre ces petites révolutions d'idée. Accepter des savoirs est indissociable des sphères émotionnelles (et aussi de façon positive, les émotions d'émerveillement et d'étonnement sont un sacré motivateur à poursuivre). Là encore, il recommande des façons de s'organiser qui sont guidés par l'autonomie et la relation (dans son ouvrage « Liberté pour apprendre »).

⇒ **Investiguer, chercher et apprendre des organisations possiblement altruistes, possiblement extensives, tant par leurs erreurs que de ce qu'elles ont réussi.**

On a tous un biais à la menace : on se concentre sur les menaces (pour les éviter souvent) plutôt que sur les facteurs positifs ; parfois on se fait traiter de naïf ou de bisounours si on ose se concentrer sur des phénomènes non-menaçants. Et cette étude des Oliner montre que prendre le temps d'investiguer les comportements, phénomènes positifs, permet aussi de trouver des antidotes aux phénomènes négatifs, et ce n'est en rien naïf, au contraire : les altruistes sont au cœur de la guerre, avec toute l'horreur que cela suppose parfois de regarder les choses en face. Ce biais à la menace nous fait globalement être à l'image du spectateur et nous amène à regarder ailleurs, et ce n'est pas là un regard lucide sur les problèmes que nous avons, mais plutôt une façon de retrouver sa zone de sécurité et de confort habituel loin des champs de bataille. Et ce n'est pas grave : parfois on n'a effectivement pas la force d'entrer dans une thématique potentiellement dure. C'est pourquoi l'angle

« positif » peut être à la fois une façon de sortir de cet effet spectateur et du biais à la menace, en apprenant comment d'autres se responsabilisent, mettent en œuvre leurs capacités, comment se construisent des organisations pacifiantes, altruistes, comment elles font face aux difficultés et problèmes. Depuis peu de temps, je me suis réconciliée avec la géopolitique en m'intéressant au travail de l'ONU, ces news, ces rapports, parce qu'ils tentent d'œuvrer pour la paix : cet angle positif permet réellement de regarder les malheurs de la planète sans être plombé d'impuissance (contrairement aux JT qui me plongeaient dans un désespoir spectateur), puisqu'il y a au moins des tentatives d'y remédier.

Il y a un triple intérêt à regarder le pire via des organismes qui ont un but « positif » : d'une part cela nous permet de ne pas fuir mentalement et d'accepter de regarder vraiment les problèmes en leur fond, cela permet de voir comment des organisations arrivent à remédier ou non à de gros problèmes (et donc d'avoir de l'inspiration et contre-inspiration), cela permet d'avoir des modèles de non-spectateurs y

compris à un niveau distal sur les organisations sociales.

Évidemment, on peut trouver d'autres organisations (ONG, associations...) ou même auteurs dont les œuvres sont implicitement ou explicitement tournées vers des buts positifs ; je pense personnellement à Jacques Semelin ou Ervin Straub qui étudient les massacres, mais tout autant les façons dont les personnes résistent ou font le contraire malgré des circonstances hautement oppressantes ; je pense à l'exceptionnel travail journalistique et l'inspirante patience de Gitta Sereny qui a pu faire parler Stangl, jusqu'à même l'exploit de lui faire prendre conscience de ses actes. Et je suppose qu'il y en a bien d'autres auteur.es ou chercheur.ses qui savent transmettre leur regard tourné vers l'espoir, la restauration, les solutions et la construction, même dans l'exploration ou la confrontation avec le pire.

⇒ **Des environnements à autonomie**

Tous ces environnements sociaux qui sont extensifs visent aussi l'autonomie, cela semble indissociable, la

responsabilité altruiste ne peut naître sans une autonomie de l'individu. Voici quelques ressources que j'ai croisées qui montrent des structures, organisations, environnement où l'autonomie (et non pas l'indépendance, l'autonomie s'inscrit au contraire dans une interdépendance dont il a conscience) est valorisée :

- Certaines initiatives écologiques valorisent cette autonomie et sont assez extensives, couplant protestation et altruisme, on trouve plein d'exemples dans « un million de révolutions tranquilles » de Bénédicte Manier ; dans le film « Demain » de Cyril Dion et Mélanie Laurent. Toute les initiatives dites écologiques ne sont cependant pas forcément extensives ou favorisant l'autonomie, il y a à les regarder dans le détail.
- Des organisations basées sur la liberté et relation, en université, à l'école primaire sont expliquées et montrées par Carl Rogers dans « Liberté pour apprendre » ;
- Les écoles Quest to learn ; Voici des liens ex-

ternes qui en parlent :

- <https://www.instituteofplay.org/quest-school> ;
- *Quest to Learn, Developing the School for Digital Kids*, **Katie Salen, Robert Torres, Loretta Wolozin, Rebecca Ruffo-Tepper, et Arana Shapiro**, MIT Press [disponible ici](#)
- *Designing a Place Called School: A Case Study of the Public School Quest to Learn*, 2017, **Katie Salen** <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S2405872617300771?via%3Dihub> ;
- *Where streams converge : Using evidence-centered design to assess Quest to Learn*, 2012, **Valerie J. Shute Robert J. Torres** <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.466.3018&rep=rep1&type=pdf> ;
- *Formative Evaluation of Students at Quest to Learn*, 2012 **Valerie J. Shute**,

Matthew Ventura, Robert Torres, Bill & Melinda Gates Foundation <http://myweb.fsu.edu/vshute/pdf/Q2L%20evaluation.pdf>

- Les écoles ou programmes dits alternatifs type Montessori et celles réactualisées avec nos connaissances en neuro apprennent l'autonomie et la proximité sociale ; « les lois naturelles de l'enfant », Céline Alvarez ; le film « une idée folle », de Judith Grumbach.
- Tout le pan de la justice restauratrice, qui propose des résolutions de conflit particulièrement bénéfique d'un point de vue psychologique ; on en avait parlé un peu ici : <https://www.hacking-social.com/2015/09/02/reparer-la-justice-une-troisieme-voie/>
- Les organisations et institutions citées par Frédéric Laloux, tout particulièrement Buurtzorg, entreprise de soins à domicile qui est extrêmement connectée et liée à tous un tas de communautés et ESBZ une école allemande (ici une présentation, mais c'est beau-

coup plus détaillé dans le livre en français *Reinventing organizations*)

- Le reportage « le bonheur au travail », d'Arte, on retrouve aussi des organisations valorisant l'autonomie et l'extensivité.
- *Self-determination Theory*, Deci et Ryan : à ce jour le meilleur manuel que j'ai connu qui donne des théories, des expériences, des études et des modèles précis pour construire l'autonomie, pour changer les environnements sociaux pour qu'ils aident plus à l'autodétermination (qui inclus forcément une haute responsabilité extensive et incluse sur tout les plans).

Sources

J'ai extirpé cette série d'articles d'un ouvrage que je suis en train de concevoir, ainsi la bibliographie est plus large que le sujet lui-même. J'ai préféré vous donner tout ce qui a nourri directement et indirectement cet écrit.

Sur l'altruisme et les facteurs s'opposant à la destructivité

- *The altruistic personality, rescuers of jews in Nazi Europe*, **Samuel P. Oliner, Pearl M. Oliner**, 1988
- *Embracing the Other: Philosophical, Psychological, and Historical Perspectives on Altruism*, **Pearl M. Oliner Samuel P. Oliner, Lawrence Baron, Lawrence A. Blum, Dennis L. Krebs, M. Zuzanna Smolenska** 1992 **Disponible en open access ici :** <https://www.jstor.org/stable/j.ctt9qg24m>
- *The Psychology of Good and Evil, why Children, Adults, and Groups Help and Harm Others*, **Ervin Straub**, 2003
- *Handbook on Building Cultures of Peace*, **Jo-**

seph de Rivera, 2009

- *Découvrir un sens à sa vie, avec la logothérapie, Viktor E. Frankl, 1959*
- *Avoir ou être, Erich Fromm, 1976*
- *Self-determination theory, Deci et Ryan, 2017*
- *Pour sortir de la violence, Jacques Semelin, 1983*
- *Sans armes face à Hitler, Jacques Semelin, 1998*
- *La résistance aux génocides, Jacques Sémelin, Claire Andrieu, Sarah Gensburger, 2008*
- *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien, Michel Terestchenko, 2005*
- *Plaidoyer pour l'altruisme, Matthieu Ricard, 2013*
- *L'entraide, l'autre loi de la jungle, Pablo Servigne, 2017*
- *Pour une enfance heureuse, Catherine Guéguen, 2014*

Sur les massacres et leurs mécaniques

- *Purifier et détruire, usages politiques des mas-*

sacres et génocides, **Jacques Semelin**, 2005 : si vous n'avez qu'un livre à lire pour comprendre les mécanismes humains (psychologiques, politiques, sociaux, historiques) dans les génocides, c'est celui là car c'est vraiment un ouvrage extraordinaire pour comprendre, sans pour autant être « plombé » de désespoir. C'est extrêmement bien expliqué, accessible sans pour autant sacrifier en sérieux, et passionnant. J'en dirais de même globalement pour tous les ouvrages de Semelin.

- *Des hommes ordinaires : le 101e bataillon de réserve*, **Christopher R. Browning**, 1992
- *Au fond des ténèbres, un bourreau parle : Franz Stangl commandant de Treblinka*, **Gitta Sereny**, 1974
- *Dans le nu de la vie, récits des marais rwandais*, **Jean Hatzfeld**, 2000 : là également, tous les témoignages recueillis par Hatzfeld sont extrêmement informatifs, de plus les Rwandais ont une façon de parler formidable, ils expliquent très bien, sans rien cacher ce qui s'est passé. Cependant, ce dont ils témoignent souvent

sans faux-semblants sont des situations vraiment terribles, donc cela est très dur émotionnellement.

- *Une saison de machettes*, **Jean Hatzfeld**, 2003
- *La stratégie des antilopes*, **Jean Hatzfeld**, 2007
- *Eichmann à Jérusalem*, **Hannah Arendt**, 1963
- *J'ai serré la main du diable*, **Roméo Dallaire**, 2004
- *Comment devient-on tortionnaire ?*, **Françoise Sironi**, 2017
- *The Lucifer Effect*, **Philip Zimbardo**, 2007
- *Du bon usage de la torture, où comment les démocraties justifient l'injustifiable*, **Michel Testchenko**, 2008
- *Si c'est un homme*, **Primo Levi**, 1947
- *Les naufragés et les rescapés*, **Primo Levi**, 1989